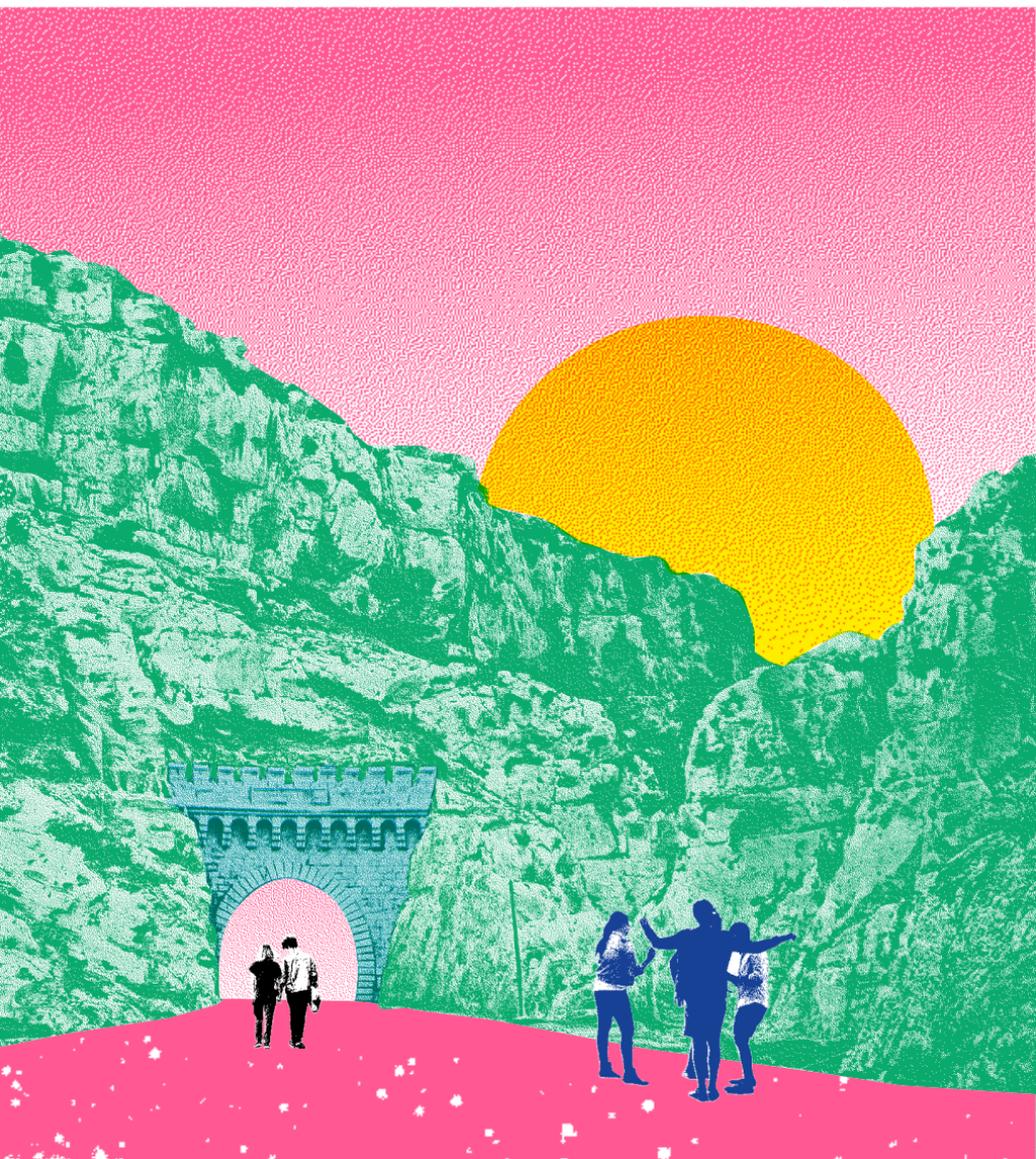


ET J'AI SU QUE CE TRÉSOR ÉTAIT POUR NOUS

nouvelles

Aix-Marseille Université
Oh les beaux jours!



Mélanie Irles

Et j'ai su que ce trésor était pour nous

Jamila Hamidi

Des étoiles dans la rue...

Nadia Farsi Cobos

À la découverte des trésors perdus

Apolline Bergerot

La traversée

Léa Delaunay

Étude sur la cruauté ponctuelle
des gens qui s'aiment

Romain Ivorra

La liberté est un trésor

Sophia Rodo

Anamnèse

Lisa Sobol

Une vie, un trésor

Lou Soulime-Monteil

Où l'on butine

Wendy Marie Vergoz

Ma lettre d'amour pour le 29 avenue
Robert-Schuman, une école de la langue française

**ET J'AI SU QUE CE TRÉSOR
ÉTAIT POUR NOUS**

ET J'AI SU QUE CE TRÉSOR ÉTAIT POUR NOUS

nouvelles

Aix-Marseille Université
Oh les beaux jours !

LE MOT DU PRÉSIDENT D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

Dans un monde chahuté de toutes parts, l'écriture a un rôle essentiel de témoignage, parfois même de consolation, et toujours d'ouverture sur le monde et sur l'autre. Pour la deuxième année consécutive, Aix-Marseille Université a organisé le Prix Écriture et création, défendant l'idée d'une littérature positive et ouverte sur le monde. «Et j'ai su que ce trésor était pour nous», une thématique qui, pour cette édition 2022, a su merveilleusement inspirer la création chez vous tous, étudiants.

Tous les textes proposés ont su témoigner d'un talent, d'une vision du monde, d'une originalité stupéfiante. Départager, élire certains, renoncer à d'autres, n'a jamais valeur d'absolu. Et le travail du jury n'a pas été sans débats ni interrogations. Aujourd'hui ce recueil existe, il donne la part belle à la plume de quelques-uns qui sont venus nous toucher, faire résonner d'une certaine manière leur subjectivité, nous emporter dans leur univers. J'adresse donc mes plus sincères félicitations aux heureux lauréats.

Merci à toutes et à tous d'avoir si joliment honoré les pouvoirs de l'écriture, vos travaux sont autant de preuves d'une littérature vive et vivante. Je remercie également les membres du jury qui ont porté haut cette aventure littéraire et humaine, main dans la main avec la direction culture et société, le service commun de documentation et la direction de la communication. Ce concours, depuis la réception des nouvelles à la publication de ce recueil, est une réussite collective! Et, loin de l'oublier, un grand merci au président du jury, Jean-Marie Laclavetine, éditeur et romancier d'exception, qui a accepté que le thème de ce concours soit très largement inspiré du titre de son roman : *Et j'ai su que ce trésor était pour moi* (Gallimard, 2016).

Enfin, une pensée émue pour Robert Fouchet, professeur et conseiller culture visionnaire, qui a eu l'idée de cet événement. En hommage à l'homme comme à son travail, ce concours portera désormais son nom.

Éric Berton

Président d'Aix-Marseille Université

Romancier et nouvelliste, Jean-Marie Laclavetine a publié de nombreux ouvrages, romans et carnets de voyage dont Le Rouge et le Blanc (Gallimard, 1994) et Première ligne (Gallimard, 1999) qui lui vaudront respectivement le Prix de la nouvelle de l'Académie française 1994 et le Goncourt des lycéens 1999. Son dernier livre est La Vie des morts (Gallimard, 2021).

Également traducteur de l'italien et éditeur, il est membre du comité de lecture des éditions Gallimard et directeur de « La Blanche », collection emblématique de la maison. Il est aussi vice-président de l'association des Rencontres européennes du livre de Sarajevo, association qui permet les échanges culturels au sein des Balkans.

LE MOT DU PRÉSIDENT DU JURY

Il est toujours émouvant de constater que l'écriture reste pour beaucoup un acte essentiel, comme son complément inséparable, la lecture, en cette époque où beaucoup redoutent le triomphe fatal de l'image. Tous les textes que nous avons lus et aimés à l'occasion de ce concours de nouvelles étaient porteurs d'une conviction profonde : la littérature est une forme supérieure de la vie ordinaire. Elle offre des territoires sauvages, inviolés, où l'on se promène dans une solitude enivrante tout en étant relié à l'humanité entière. Elle permet de tout partager, la solitude y est peuplée, traversée par d'innombrables ruisseaux de vie. L'enthousiasme que nous ressentons à la lecture de grandes scènes de la littérature ne vient pas seulement de leur qualité esthétique, mais aussi de ce qu'elles nous font prendre conscience, soudain, que nous sommes capables de grandes émotions : nous avons ce trésor en nous, que l'existence ordinaire enfouit sous la banalité des heures, et c'est un trésor réparti entre les êtres, entre les siècles et les langues. En se jetant sous un train, Anna Karénine nous rend plus grands, plus heureux, plus intelligents, comme Emma Bovary en avalant son arsenic ou Don Quichotte subissant les pires avanies et humiliations : la douleur se transmue en émotion féconde. Malheur, tristesse, joie, désir, amour, haine : en nous donnant à voir et à comprendre la vie dans ce qu'elle a de plus divers, de plus cru, de plus mystérieux aussi, la littérature nous hisse vers notre propre humanité. C'est ce trésor qui brille de façon singulière dans chaque texte proposé dans ce recueil.

Jean-Marie Laclavetine

Président du jury du Prix Écriture et création 2022

*Remerciements aux membres du jury ayant accepté de participer
à la deuxième édition du Prix Écriture et création.*

** Aix-Marseille Université*

*** Arts, lettres, langues et sciences humaines*

**** Institut de management public et gouvernance territoriale*

LE JURY

Président du jury

Jean-Marie Laclavetine, *auteur et éditeur chez Gallimard*

Membres du jury

Aymeric Aupart, *ancien étudiant, membre du conseil documentaire – AMU**

Ana Fauchier-Aranda, *direction Culture et Société – AMU*

Johann Berti, *conservateur, directeur du Service commun de documentation (bibliothèques universitaires) – AMU*

Nadia Champseme, *codirectrice du festival Oh les beaux jours !, Marseille*

Lou Charlot, *étudiant en M1 STAPS, faculté des sciences du sport – AMU*

Elsa Cherbuy, *conservatrice, responsable de l'action culturelle à la bibliothèque universitaire des Fenouillères – AMU*

Fanny Clain, *conservatrice, directrice adjointe du service commun de documentation (bibliothèques universitaires) – AMU*

Chantal Guittet-Durand, *directrice Culture et société – AMU*

Romain Jacquet, *étudiant en M1, sciences du langage, ALLSH** – AMU*

Damien Jarfaut, *vice-président étudiant, étudiant en M2 anthropologie, ALLSH – AMU*

Berenice Kubler, *doctorante en sciences de gestion, IMPGT*** – AMU*

Samuel Lespets, *conservateur, responsable des bibliothèques universitaires de sciences – AMU*

Mahmoud Mohamed Abdelsalam, *étudiant en M2, traduction littéraire, ALLSH – AMU*

Fabienne Pavia, *codirectrice du festival Oh les beaux jours !, Marseille*

Anouk Rizzo, *directrice-adjointe Communication – AMU*

Patrice Vanelle, *vice-président Communication Aix-Marseille Université, Doyen honoraire de la faculté de pharmacie – AMU*

*Jean-Marie Laclavetine, *Et j'ai su que ce trésor était pour moi*, Gallimard, 2016.

LE PRIX ÉCRITURE ET CRÉATION

Depuis 2021, Aix-Marseille Université a mis en place le Prix Écriture et Création afin d'encourager la création dans le monde étudiant. Ce prix défend l'idée d'une littérature vivante, ouverte sur le monde et vise également à renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté universitaire solidaire.

Très grandement inspiré du titre du roman de Jean-Marie Laclavetine*, le thème de l'édition 2022, «Et j'ai su que ce trésor était pour nous», a inspiré des centaines de contributeurs issus de formations variées. Il a permis également à chacun de proposer une œuvre originale et artistique à un public littéraire, mais pas seulement.

Les étudiants avaient la possibilité de présenter des formes littéraires diverses : nouvelle, récit, journal, BD, roman graphique, poème, texte dialogué, roman-photo... Le calibrage des contributions ne devait pas excéder 8 feuillets, soit 1 650 mots environ, et les œuvres pouvaient être individuelles ou collectives dans la limite de trois coauteurs.

Les productions reçues ont été sélectionnées par un jury, composé de personnels et d'étudiants d'Aix-Marseille Université, et de membres de l'équipe du festival littéraire Oh les beaux jours ! à Marseille. Jean-Marc Laclavetine, écrivain et éditeur chez Gallimard, a présidé ce jury.

Les dix meilleures productions ont été rassemblées dans ce livre coédité par AMU et Oh les beaux jours !. Outre l'édition de leur production dont ils recevront un exemplaire, les lauréats ont également reçu des chèques culture remis lors d'une cérémonie qui s'est tenue en public, à Marseille au théâtre de La Criée, lors du festival Oh les beaux jours !, le 25 mai 2022.

PALMARÈS

3 ŒUVRES CLASSÉES

- Et j'ai su que ce trésor était pour nous* – Mélanie Irles 17
Premier Prix Écriture et création 2022
- Des étoiles dans la rue...* – Jamila Hamidi 29
Deuxième Prix Écriture et création 2022
- À la découverte des trésors perdus* – Nadia Farsi Cobos 41
Troisième Prix Écriture et création 2022

7 ŒUVRES NON CLASSÉES

par ordre alphabétique des auteurs

- La Traversée* – Apolline Bergerot 51
- Étude sur la cruauté ponctuelle involontaire
des gens qui s'aiment* – Léa Delaunay 59
- La Liberté est un trésor* – Romain Ivorra 67
- Anamnèse* – Sophia Rodo 75
- Une vie, un trésor* – Lisa Sobol 85
- Où l'on butine* – Lou Soulime-Monteil 91
- Ma lettre d'amour pour le 29 avenue Robert-Schuman,
une école de la langue française* – Wendy Marie Wergoz 97

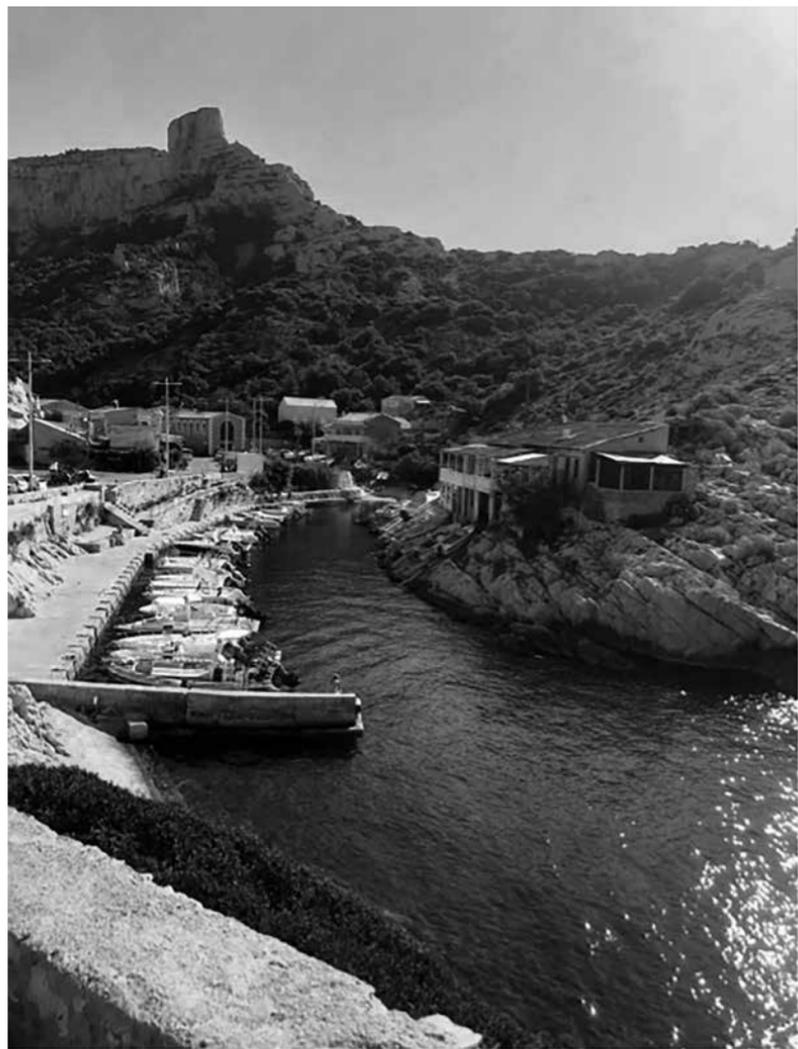
**PREMIER PRIX
ÉCRITURE ET CRÉATION 2022**

**ET J'AI SU QUE CE TRÉSOR
ÉTAIT POUR NOUS**

Mélanie Irlès

Licence 3 Droit

Faculté de droit et science politique Aix-en-Provence



Le bus n° 20 coulisse sur la route en lacets, écorche dangereusement le muret en pierre qui le sépare par intermittence de la mer. Le conducteur transpire sous son épais polo en coton noir, il éponge son front luisant avec un chiffon attrapé sur le tableau de bord. Son siège opère de légers rebonds à mesure qu'il s'engage dans les virages effilés. On se croirait à bord d'un paquebot un jour de grand vent.

Le nez collé contre la vitre, tu ne perds pas une miette du spectacle qui se déploie sous tes yeux : la roche grise qui enfonce ses multiples pattes dans la mer, les bouquets de thym clairsemés dans ses failles et, bien sûr, l'étendue d'eau d'un bleu minéral haché de mousse blanche, griffonnée par le mistral.

C'est la toute première fois que quelqu'un te conduit jusqu'ici. Tu connais la mer, bien entendu, mais pas cette mer-ci, puisqu'il semble qu'elle se décompose en autant d'identités que de décors dans lesquels elle paraît. Cependant, tes traits sont figés. Aucun rictus ou haussement de sourcil. L'on ne remarque pas sur ton visage l'imprimé de l'émerveillement intérieur qui te traverse.

Tu es simplement présent, là, dans cette contemplation muette, tu reçois les images comme elles te parviennent. Je sais pourtant ton enchantement. Toutes ces années passées à tes côtés m'ont appris à te décoder. Toi l'enfant étourdi, le tourmenté, le dissipé, je devine ton plaisir dans l'apaisement de tes paupières, dans la fixité de ton regard. Je retiens mon souffle.

Soudain, des garçons à peine plus âgés que toi brisent ton attention, te ramenant à la matérialité de cet autobus qui nous transporte. Leurs oreilles arborent des écouteurs sans fil blancs, ils sont chaussés d'une paire flambant neuve de baskets Nike ; ils rient bruyamment en exhibant des séquences vidéo sur leur téléphone portable. Leur figure est tendue d'une douce insolence. J'aperçois dans ton regard, comme un voile gris, un je-ne-sais-quoi d'envie mêlée à une curieuse animosité. Ta mâchoire se contracte imperceptiblement. Tu n'es pas comme eux. Tu ne le seras jamais.

Pourtant, tu as l'air encore si jeune – est-ce moi qui te perçois ainsi ? –, alors qu'ils sont déjà affranchis de l'enfance. La dureté de tes traits n'efface pas la tendresse de ton âge.

Tes genoux sont écrasés par le poids d'une valise cabine magenta. Tu as douze ans, et ta vie tout entière tient dans ce petit bagage.

Le bus marque l'arrêt sans que nous ayons pu nous apercevoir que le trajet touchait à sa fin. Nous accostons face à la mer, toujours, et le port de Callelongue se tient là, dans les rayons d'avril brunis par les nuages, flanqué de ses barques bariolées le long de petits escaliers en pierre, dispersées çà et là sur les rails en fer cramponnés à la pente rocheuse. Elles semblent frapper aux ouvertures des petites maisons de pêcheurs vers lesquelles se braquent leurs proues.

– C'est le bout du monde, ici, tu constates, soufflé, ce qui provoque chez moi un rire.

– C'est justement ainsi qu'on surnomme cet endroit.

Et en effet, à partir de là, seuls nos pieds peuvent nous mener plus loin, à travers les chemins de la côte, jusqu'au nid des calanques, mais le bus, lui, sera contraint de faire demi-tour. La route s'arrête, se rétrécit en sentiers pour achever sa course dans la mer.

Une bourrasque soulève les pans de ta parka encre de chine. Je frissonne sous mon pull-over trop fin, le ciel se charge.

– Ne tardons pas trop, je dis, et tu m'emboîtes le pas sans savoir précisément où nous allons.

Nous marchons sur quelques mètres, et je te vois froncer les sourcils avant d'afficher une moue grimaçante. Je suis ton regard qui se pose sur une enseigne rouge grenat qui vacille au bout de cordelettes en fer rouillé. À douze ans, tu déchiffres encore les écritures.

- Hôtel, c'est le mot pour dire maison de vacances, tu te souviens ?
- Je sais, tu marmottes.

Tu le sais, mais ça ne t'empêche pas d'y penser. Pour toi, l'hôtel, ce sera toujours et d'abord l'exiguïté des dortoirs, les draps jaunes et bleus impersonnels, les bagarres pour un tube de dentifrice mal fermé qui se brisent dans des couchers pathétiques, les vêtements de récup' moches et étriqués ; l'immense solitude, souvent, malgré le bruit des corps, l'étouffement parfois, du fait du tumulte permanent, la télé en continu lors des week-ends sans surveillance, trônant au milieu de la salle commune, déversant sa voix suave, tel un maître spirituel en plein prêche.

L'hôtel, c'est ce nid d'ados en mal d'amour, qui n'ont pas choisi de s'appartenir, et qui pourtant sont confinés à la communauté, réunis par cette seule tare d'avoir manqué de repères, qui espèrent aller mieux sans essayer tout à fait, persuadés d'être étreints par une fatalité.

Je ne peux pas faire comme si ces visions auxquelles je te relie ne m'étaient pas familières.
Je tente de les chasser, mais j'ai désormais le cœur comprimé. Je suis, moi aussi, une rescapée.

Nous passons devant le restaurant provençal, au départ du sentier du sémaphore, duquel s'échappent des senteurs de tomate et de laurier. Le bruit des vagues se dissipe en écho, alors que nous nous engouffrons dans les terres. Il y fait plus doux. Nous marchons en silence, comme à notre habitude. Alors que nous longeons l'allée des hortensias, nous croisons une fillette en trottinette accompagnée de celle qui semble être sa grand-mère. L'enfant babille sans discontinuer, si bien que l'aïeule est obligée de la sommer de se concentrer sur la route qui s'étale devant elle : « Arrête de parler, et concentre-toi, ou tu vas

tomber !» dit-elle, puis elle lève le regard vers nous, nous remarque enfin, un peu honteuse de sa brusquerie en souriant pour se faire pardonner, comme si elle était tenue d'un quelconque devoir moral à notre égard.

Une fois les deux inconnues éloignées, le silence retombe comme un couperet. Je me demande si un jour, toi aussi, tu me raconteras ce qui te traverse l'esprit ou ce qui a occupé ta journée, au point de me donner mal à la tête. J'ai soudain l'impression de chavirer, noyée dans ton mutisme, si épais qu'il en est douloureux, et la côte qu'il nous faut gravir avant d'arriver à la destination promise, aussi dérisoire soit-elle, me semble interminable, infranchissable. Je suis assaillie de doutes. Je ne suis plus certaine de pouvoir être à la hauteur des ambitions qui me nourrissaient quelques instants plus tôt encore.

À dix-neuf ans, je ne suis pas préparée à être mère, je ne sais pas ce que cela signifie. Je sais encore moins ce que c'est d'être la mère d'un presque adolescent meurtri comme toi. Je te connais entre les murs du foyer, au milieu des enfants de l'hôtel, mais nous n'avons jamais eu le loisir d'être deux. Je nous regarde, comme si j'étais étrangère à mon propre corps, et je nous vois marcher côte à côte. Je me demande ce qui a changé en nous, depuis Marseille-centre et ses tumultes. J'ai la sensation que nous ne sommes déjà plus les mêmes l'un pour l'autre. Cette indépendance gagnée nous façonne comme des étrangers en terre inconnue, qui doivent s'approprier.

Nous sommes deux, et d'une certaine manière, je suis seule face à toi. Je vais devoir apprendre à t'écouter, à te comprendre.

J'essaie de me souvenir de mes douze ans, de mes contradictions d'alors, des émotions, des envies qui me façonnaient. Je ne peux livrer aucun état d'âme par palier, puisque j'ai probablement toujours été très grande, sans avoir jamais été petite. Pourtant, je dois admettre que la perspective d'être mère, surtout d'un si vieil enfant, me donne le vertige.

Happée par mes inquiétudes, j'ai oublié la pente abrupte, les bourrasques qui cinglent les joues. Nous voilà devant ce que je peux t'offrir de mieux, un petit cabanon de fortune, 20 m² meublés simplement,

aux confins de Marseille. Je crains que nous n'ayons pas assez chaud l'hiver, je crains que tu le trouves minuscule, suranné, trop éloigné de l'école. J'ai peur que tu ne te suffises pas de moi.

Je n'ai pas réussi à trouver mieux – une meilleure version de moi-même, d'abord ; quant au logis, je nous le procure en échange d'une modique somme et de quelques heures supplémentaires à l'épicerie de la Pointe Rouge où je travaille depuis plus d'un an pour gagner notre envol. Il appartient à Farid, mon patron, qui n'y séjournait que pour les vacances. J'ai reçu la générosité de son geste sans savoir ce qui l'avait provoquée, en baissant les yeux, sans savoir dire merci. Je n'ai jamais cru à la chance ni à la bonté des hommes. Cependant, cette humanité-là, je l'ai accueillie, pour toi.

Je me demande ce que cela signifie, ce que ces sacrifices disent de moi. Je me suis toujours sentie redevable de toi, cela remonte à l'enfance et à ta venue dans ce monde. Je revois les locaux de l'ASE, ma mère renversée sur la chaise en Formica, les jambes dépliées, le ventre rond et lourd, un sourire béat accroché aux lèvres. J'étais jeune alors, je devais avoir environ sept ans, mais en l'apercevant, j'avais immédiatement compris ce que son apparence signifiait, et je ne l'avais pas supporté. J'avais eu envie de faire demi-tour, et de jeter cette dent que j'avais gardée au creux de mon poing pour la lui montrer fièrement. Elle ne m'apparaissait plus d'aucune importance, désormais que j'avais pris la mesure qu'un autre enfant prenait ma place, prenait ma mère. J'ai détesté ce bébé. Je n'avais pas imaginé une seule seconde qu'il pourrait vivre le même sort que celui que j'endurais.

Lorsque de nombreux mois plus tard, tu m'as rejointe dans les dortoirs du foyer, toute cette colère fomentée s'est évanouie, remplacée par une culpabilité dévorante, urgente. À partir de ce moment, c'est moi que j'ai détestée. J'ai résolu de t'aimer, de manière inconditionnelle, c'était davantage qu'une promesse, qu'un retentissement naturel de ton arrivée dans ma vie. C'était un devoir auquel je ne pouvais me soustraire.

Tu ouvres de grands yeux comme pour tout saisir du regard, et ta main effleure le bois des meubles, comme pour aider ton esprit à les

mémoriser. Tu t'approches de la porte-fenêtre qui donne sur le jardin. Le minuscule petit morceau de terrain qui nous échoit n'est entravé d'aucuns barbelés ni clôture. Il s'enfonce dans la flore environnante.

À travers ton regard, j'apprends à voir autrement. Je prends doucement conscience que la garrigue méditerranéenne nous enveloppe et s'épanouit sous nos yeux. Je suis venue ici peu de fois, pour y faire un peu de ménage et y déposer quelques courses.

Je découvre combien le cabanon est enfoui dans le maquis, vierge de toute présence humaine, submergé par la végétation. La luzerne, le romarin en fleurs se couche au flanc des pins qui tapissent d'ombre nos fenêtres. Ici, chaque bruit est un chant. Il y règne une atmosphère impressionniste, voilée et sucrée. On ne voit pas la mer, mais on la devine au loin.

Tu ne dis toujours rien, mais pour la première fois peut-être, tu déploies un sourire que je ne te connais pas, si lumineux, si sincère que ton visage en est changé. Ce sourire te revêt de l'innocence que tu n'as jamais eue. Nous sortons sur la terrasse. Je serre ta main dans la mienne.

Là, dans le soleil, de fines gouttes de pluie, comme des fils d'or, se mettent à tomber, et le vent se calme. C'est un spectacle magnifique. En cet instant, j'acquiesce la certitude que je n'ai commis aucune erreur : t'aimer a été la meilleure décision. La force de cet amour nous a conduits jusqu'ici. Peu importe où nous sommes, où nous irons, être ensemble est un trésor, et ce trésor est pour nous.

**DEUXIÈME PRIX
ÉCRITURE ET CRÉATION 2022**

DES ÉTOILES DANS LA RUE...

Jamila Hamidi

Doctorat en Langue et littératures françaises
Faculté ALLSH

Hugo se gratte la tête, cherche, s'énerve... Il reprend son cahier et, une fois encore, lit la phrase donnée par la maîtresse : *Le petit âne vert trotte et se promène dans la prairie...* Il doit conjuguer tous les verbes de la phrase à l'imparfait, pour demain. Deux verbes, il n'y a que deux verbes. C'est pas de chance, se dit-il.

Il n'a que cela à faire comme devoir ce soir et son angoisse est palpable. Il ouvre son cahier de textes et se met à chercher autre chose, un devoir qu'il aurait oublié, une récitation à apprendre... mais rien, rien, rien du tout. Partout il y a les petites croix rouges qu'il met à côté des devoirs terminés. Il est à jour.

Comment faire ?

Il n'est que cinq heures et sa maman ne rentre que dans une heure et demie. Comment va-t-il pouvoir tenir jusqu'à son retour ?

Rien de plus à faire, Hugo se gratte la jambe, le bras, l'angoisse monte en lui, il a mal au cœur. Le bol de lait qu'il a avalé en rentrant de l'école lui est resté sur l'estomac. Un coup d'œil sur le réveil, dix minutes qu'il est sur sa conjugaison. Il retient son stylo, mais il ne peut faire plus. Il ne peut pas aller plus lentement.

Hugo est un bon élève, pas le premier de la classe, pas le deuxième non plus, mais il est dans les premiers ; c'est ce que lui a toujours dit sa maman en lisant son bulletin de notes.

17 h 15.

Il écrit lentement, lève son stylo et regarde avec appréhension le rai de lumière sous la porte fermée. Puis, le cœur battant, la chaleur brûlant

ses petites joues d'enfant, il se lève pour aller coller son oreille sur la porte. Seul lui parvient le murmure de la télévision dans le salon.

Il ferme les yeux, tout va bien, tant qu'il entend le bruit de la télévision tout va bien. Un long soupir et il retourne sans bruit devant son petit bureau, il est rassuré.

Combien de temps encore avant que maman arrive ?

*

Un bruit de voiture qui ralentit. Précipitamment, Hugo va à la fenêtre, écarte le rideau bleu. Mais son espoir retombe, il n'y a que la rue, la nuit qui commence à tomber, la voiture de maman n'est pas là... En face, la maison de Madame Simone avec son grand peuplier qui se balance au vent. Il aperçoit un bout du toit de l'école et la rue déserte et droite. Il aimerait bien être ce peuplier, mais il n'est qu'un petit garçon qui se balance sur sa chaise.

S'il était assez grand pour emprunter cette route, il partirait très loin sans jamais se retourner. En fait si, il se retournerait, une seule fois, pour attraper la main de maman et l'emmener avec lui.

Hugo laisse retomber le rideau et retourne sur sa chaise. Seules cinq minutes se sont écoulées...

17 h 20.

Que va-t-il faire maintenant ?

Et s'il apprenait tous les temps de ces deux verbes pour gagner quelques minutes ? Non, si la porte s'ouvre...

Il se relève et cherche rapidement une occupation en examinant sa chambre. Il reste immobile, mais sa tête, comme une marionnette, bouge dans tous les sens : le lit, l'armoire, la bibliothèque en forme de barque où sont rangés tous ses livres.

Ses livres ? Mais oui, il va ranger ses livres, ça prend du temps de classer des livres. Maman ne veut pas qu'il mente, mais s'il lui demande, il dira que c'est elle qui lui a demandé de les ranger avant qu'elle ne rentre. Il est content parce que papa écoute toujours ce que dit maman.

Hugo marche sans bruit jusqu'au petit meuble et commence à enlever les volumes un à un. D'abord les bandes dessinées. Il regarde les

couvertures et pose chaque album par terre. Il y en a douze. Puis il enlève les mangas, ses préférés... Il les prend avec précaution et les pose à côté des albums. Il sait combien il en a, car c'est toujours ce qu'il demande à Noël et pour ses anniversaires. Il en a dix. Il y a aussi tous les autres livres offerts par grand-père André, des livres sur les animaux, sur les étoiles, sur les arbres. Ces livres, ils ne les ouvrent jamais et, maintenant, il a envie de les ouvrir. Un seul de ses livres lui ferait gagner beaucoup de temps. Mon petit Dieu, pourquoi ne les ai-je pas lus avant ?

Hugo regrette tellement. Mais, ce soir, il ne peut pas. Son excuse ne lui donne que le droit de les ranger.

Subitement, il s'arrête et retourne à la porte, pose à nouveau son oreille et écoute. C'est une femme qui parle. Ça ressemble aux informations, à quelque chose de sérieux. Pourvu que les nouvelles soient nombreuses. Il a mal à la tête à force d'espérer des choses, de faire des vœux, de prier le petit Dieu, d'attendre sa maman. Il a mal à la tête à force d'être toujours petit.

Il reste debout devant ses livres. Il n'arrive pas à se décider. Comment faire semblant de bien les ranger, comme si c'était pour de vrai ? Par couleur, par grandeur ou d'abord ranger ceux qu'il aime le plus ? Il commence par empiler les mangas.

Mais la pile est instable et prend de la hauteur. Et puis, d'un coup, vlan ! Tout s'écroule. Un bruit énorme. Hugo a l'impression que la terre ralentit, ralentit... Ça y est, elle s'arrête. Il lève la tête, regarde la porte, il attend, il espère... Il a les genoux tout mous et... rien ne se passe.

Il attend encore, n'ose pas bouger. Il faudrait qu'il aille à la porte pour écouter, pour savoir s'il peut continuer, mais ses jambes ne répondent plus. Dans ses oreilles, une colonie d'abeilles a dévoré le silence et voilà qu'il n'entend plus que Bzz... Bzz... Bzz...

Ça lui donne envie de faire pipi. Mais ça, c'est même pas la peine d'y penser, c'est pas possible. Il n'aurait pas dû boire tout son lait...

Il arrive à bouger un peu, les abeilles sont parties.

Il fait de grands pas vers la porte avec le moins de bruit possible, son oreille lui fait entendre la dame des informations. Il l'embrasserait tellement il est content !

Il s'accroupit et reprend les mangas les uns après les autres. Hop, ça y est, ils sont en place. Il aimerait tant être l'une ou l'autre de ces petites têtes effilées, un de ces guerriers valeureux aux mouvements rapides. Ce sont ses héros.

Et voilà, c'est fini pour les mangas.

Hugo s'attaque aux autres livres, ceux qui n'ont pas eu de chance. Au dernier, Hugo fait un bisou sur la couverture. « Tu diras aux autres livres comme toi que j'ai pas fait exprès hein ? Je vous lirai dès que je serai grand... »

Et voilà, c'est fini pour de bon.

Mais non, il en reste un, Hugo le prend et observe la couverture. Le titre, *Et j'ai su que ce trésor était pour nous*, ne lui dit rien du tout. De quel trésor il s'agit ? Et pour qui il est ce trésor ? Il ne sait pas quoi en faire de ce livre trop grand, trop étrange. Il ne rentre pas dans les rayons. Où il était avant qu'il ne le voie ?

Il décide de le mettre sous son lit, c'est encore là qu'il sera le mieux. Que faire maintenant ? se demande-t-il, angoissé.

17 h 40.

Hugo est à son bureau. Tant pis, il n'a pas le choix. D'une écriture maladroite, il écrit sur son cahier de textes : « Rédaction : raconter... » Que va-t-il pouvoir raconter ? Rien ne lui vient, il panique, il se gratte le visage et s'arrache des boutons imaginaires. Mon petit Dieu, vite une idée !

« Raconter... », Hugo tourne les pages à toute vitesse et revient plusieurs semaines en arrière. Il veut retrouver le sujet que Madame Landry leur a donné en janvier, ça lui fera un modèle. Ses yeux piquent, il ne trouve pas... Il tourne, il tourne.

Et puis, d'un coup, un bruit dans l'escalier. Son cœur s'arrête... Il tend l'oreille. Rien. Le silence. Que faire ? Continuer à chercher ou courir à la porte pour écouter ? Il ne sait plus, il s'emmêle dans ses chaussons, ses jambes sont toutes molles, on dirait la Vache qui rit de la cantine. Il se lève, résigné, et il colle à nouveau son oreille sur la porte... Ça cogne fort dans son petit cœur. Rien, pas un bruit, rien qu'un silence terrible. Et puis, subitement la télé qui parle et qui le sauve de son angoisse. Ouf, il a eu trop peur !

Il finit par trouver l'énoncé de son ancienne rédaction. « Raconter votre plus beau rêve... » Il prend son stylo et note pour la date du lendemain « Raconter votre plus grand cauchemar... » Ça lui tourne dans la tête maintenant, il a encore menti en inventant un devoir pour demain, mais, si sa maman savait pourquoi, elle ne le gronderait pas.

17 h 50.

Il regarde le réveil en forme de dauphin que grand-père André lui a offert. « Dépêche-toi maman, je t'en prie... »

Hugo prend une feuille et se demande par où commencer. Par le départ de maman qui était allée très loin pour soigner grand-père ou par ses vacances de l'année dernière qui avaient pourtant si bien commencé ? Hugo n'ose pas écrire... Il lève le stylo, fait des ratures, écrit à nouveau, puis déchire la feuille, en prend une autre, recommence. Mais les mots qui lui viennent sont toujours les mêmes, il ne peut leur échapper. Si seulement il pouvait tout raconter aux autres sans parler ni écrire... Si seulement tous les autres pouvaient deviner, si seulement il pouvait ne pas faire de peine à sa maman.

Il prend son stylo-plume, il aime bien écrire avec, ça glisse sur le papier et les lettres deviennent belles. Hugo n'a d'yeux que pour son stylo, il n'a pas entendu la porte s'ouvrir. La main de son père se pose sur son épaule. Il sursaute si fort que ses cuisses frappent violemment le dessous du bureau.

– Papaaa !

– Alors, Hugo, tu as fini tes devoirs...

Ce n'est même pas une question. Le souffle court, Hugo rassemble tout le courage de ses dix ans et, yeux baissés, dit :

– Non, papa, il me reste ma rédaction à faire... et c'est pour demain, Madame Landry a bien dit que c'était pour demain et maman va vérifier que j'ai bien fait tous mes devoirs.

Papa caresse les cheveux du petit garçon et murmure :

– T'as raison, faut pas inquiéter maman... Alors vas-y, mais dépêche-toi, hein ?

– Oui papa...

– Et viens me voir dès que t'as fini.

La porte se referme et Hugo reste seul. Son père n'a pas fait de bruit en sortant, on dirait qu'il glisse sur le sol.

Il a eu la trouille, ses mains en tremblent encore. Mais il faut qu'il recommence à écrire, n'importe quoi, il le faut. Alors il parle de monstre, de bruit, de cris et de peur. Ça ne ressemble pas à un devoir, ça ressemble à sa vie. Hugo secoue son stylo, de peur qu'il n'y ait plus d'encre. Les mots coulent maintenant, il raconte tout. Et tous les mots qu'il écrit sont autant de petits soldats de plomb qui se lèvent sur son bureau d'enfant et forment une armée minuscule et invisible prête à le défendre.

Hugo n'entend plus la télévision depuis un moment, mais il s'en fiche. Il doit finir. Il s'applique pour former chaque mot, car il sait combien Madame Landry aime la belle écriture. Elle sera contente, il en est sûr. Il ne pleure plus, il se sent fort. Quelqu'un d'autre que lui connaît son secret maintenant, la feuille blanche connaît son secret. Et demain, demain...

Hugo pose son stylo. Il a tout bien raconté. Il va attendre encore un peu et puis il ira.

Le bruit de la porte qui s'ouvre violemment.

«Alors, tu viens ?!» hurle son père.

Hugo sursaute, se lève, ne pense plus et, droit comme un pantin, rejoint son père.

En quittant la chambre il trébuche sur le livre qu'il a caché sous le lit tout à l'heure, on dirait qu'il est ressorti tout seul se dit Hugo : « Et j'ai su que ce trésor était pour nous. » Et si je lui donnais, se dit-il, peut-être qu'il sera content et qu'il me laissera tranquille.

Il descend les escaliers à petits pas pour gagner quelques instants. Il s'arrête et regarde le réveil dans la chambre de son père, il est 18 h 10. Son père sort une pièce de sa poche et la pose sur la petite table de nuit en tapotant sur le lit.

«Viens...»

Si seulement maman était en avance pour une fois. Mais elle ne rentrera pas avant vingt longues minutes. Hugo tend le livre, il voudrait dire quelque chose, mais les mots sont perdus au fond de sa gorge. Son père prend le livre et le pose par terre, il ne le regarde même pas, l'espoir s'est envolé et le trésor aussi se dit Hugo.

Vingt minutes.

Et, dans sa tête, pendant que papa lui fait du mal, Hugo récite sa conjugaison. Demain, il remettra sa rédaction à Madame Landry. Demain, il aura une bonne note.

**TROISIÈME PRIX
ÉCRITURE ET CRÉATION 2022**

À LA DÉCOUVERTE DES TRÉSORS PERDUS

Nadia Farsi Cobos

*Master 2 Études européennes et internationales
Faculté ALLSH*

Territoire du Dahomey, 17 mai 1892

Le général Alfred Amédée Dodds revoyait son plan d'action une nouvelle fois, accompagné des quatre colonels de son armée. Le campement se trouvait aux bords du fleuve Ouémé, à environ seize lieues au nord du royaume du Dahomey. Un endroit stratégique qui permettrait de repousser progressivement l'armée ennemie vers le sud afin de leur laisser comme unique issue l'océan.

Sous la tente du général Dodds, la chaleur était étouffante et les lampes à huile attiraient toute sorte d'insectes. Les cinq hommes regardaient la carte posée sur une table au centre de la tente. Les consignes étaient claires : l'annexion de cette région était prioritaire. Le royaume du Dahomey, région prospère grâce au développement du commerce, était devenu nuisible aux affaires françaises. Depuis son accession au trône en 1889, le roi Béhanzin organisait des raids contre certains protectorats coloniaux, dont celui de Cotonou.

D'habitude, Dodds était confiant quand il s'agissait de combattre le peuple noir, car malgré une maîtrise indiscutable du corps à corps, leurs armes primaires et fragiles étaient inefficaces face aux engins de plus en plus meurtriers que les gouvernements européens s'empressaient de fournir à leurs armées coloniales. Cependant, au sein des troupes, des rumeurs racontaient que les hommes noirs disposaient désormais d'armes modernes, plus précisément de l'artillerie lourde et des mitrailleuses. D'après certains officiers, le peuple Fon du Dahomey disposait de plusieurs milliers de carabines et de fusils à verrou. Les rumeurs les plus osées disaient même qu'elles étaient fournies par des puissances occidentales désireuses de voir leurs pays

voisins échouer dans leurs campagnes militaires.

– Il faudrait encore savoir s'en servir, lança le colonel Fonsagrives d'un ton ironique.

– Ils s'entretenaient avant même qu'on ait pu le faire, répliqua le colonel Bessard.

Les colonels rirent en cœur. Le général Dodds ne riait pas. Deux ans plus tôt, il avait vu pour la première fois des hommes noirs manier aisément des armes à la bataille de Ségou lors de la campagne militaire menée par le général Gallieni au Mali, et ce souvenir ne le confortait guère, bien au contraire.

À quelques mètres, sous une tente beaucoup plus petite, et nettement moins confortable, Jean-Baptiste Boucher relisait la lettre que le directeur du musée ethnographique du Trocadéro lui avait remis en personne avant son voyage. *«Notre nation se doit de sauver les objets que ces races indigènes ne sauront apprécier et préserver. [...] Avec le temps, la fréquentation de l'homme blanc pourra modifier leurs croyances, leurs habitudes sauvages et leurs technologies, et il faut en prendre note avant de les détruire. [...] Il nous revient de droit de sauvegarder ces trésors dont ils ignorent complètement la valeur.»* Le jeune ethnographe s'attarda sur les descriptions des objets qu'il devait rescaper : *«statue d'homme à la tête de poisson et torse recouvert d'écailles, statue d'homme à la tête de lion, masque rituel [...], collier perlé [...], masque anthropo-zoomorphe [...], trône royal...»*

Un an plus tôt, alors qu'il réalisait des recherches sur les civilisations péruviennes, il fut appelé par le directeur du musée du Trocadéro. Le jeune ethnographe appréciait fortement le travail quasi monastique au sein du département d'ethnologie. Jusqu'alors, il avait réussi à éviter toute expédition qui allait l'envoyer à des centaines de lieues de son paisible bureau.

– Monsieur Boucher, je ne vais pas m'attarder très longtemps. Vous devez partir immédiatement vers les colonies africaines afin de poursuivre la quête des objets que votre prédécesseur avait entamé au nom du musée.

Jean-Baptiste sentit une désagréable sueur froide au niveau du front et du cou.

Il dut fournir un grand effort pour aligner quelques mots.

- Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il inquiet
- Il a sacrifié sa vie pour l’ethnographie. Vous partez après-demain dans le navire du capitaine Romain qui partira du Havre et vous amènera jusqu’au protectorat de Cotonou. Si je ne me trompe pas, il s’agit de votre première mission. Ce musée et la France comptent sur vous pour nous fournir les plus beaux objets témoins d’une civilisation bientôt déchuë, déclara le directeur sur un ton solennel.

Assis près de sa lampe à huile, Jean Baptiste examinait pour la millième fois les dessins qui accompagnaient les descriptions des objets. Ces informations précieuses avaient été récoltées par son prédécesseur, le martyr ethnographe. Spécialisé dans l’étude des indigènes d’Amérique du Sud, il constatait que les peuples primaires avaient pour habitude de représenter leurs rois et même leurs dieux sous la forme d’animaux.

Cette nuit-là, Jean-Baptiste Boucher rêva que l’armée nègre était dirigée par un roi à tête de poisson.

Marseille, 8 avril 2016

Alma Dotchamou écoutait bouche bée la médiatrice du musée qui expliquait aux enfants de sa classe l’origine des œuvres d’art de la salle d’exposition. La petite fille n’aimait pas les musées et encore moins le Mucem, qu’elle trouvait sombre et ennuyeux, mais cette fois, elle avait entendu des mots qu’elle connaissait très bien, ce qui avait attiré son attention : « Bénin », « Porto Novo », « Cotonou ». Elle avait aussi reconnu les énormes cartes imprimées sur les murs, qui mettaient en avant la région ouest de l’Afrique. Contrairement à ses camarades, Alma était capable de nommer chaque pays de cette région et de citer certaines villes et capitales. Elle allait visiter ses grands-parents tous les ans à Parakou, au Bénin, et parfois elle voyageait avec ses parents dans les pays voisins.

– L’ensemble des œuvres présentes dans cette salle ont fait un long voyage, les enfants, car elles viennent du Bénin. Qui peut me dire où se trouve le Bénin ? demanda la médiatrice.

- En Allemagne ! répondit un enfant.

La médiatrice sourit d'un air bienveillant et précisa :

– Ça, c'est Berlin, moi j'ai dit Bénin.

Alma faillit dire haut et fort « En Afrique de l'Ouest ! », mais son attention se dirigea vers trois grandes statues qui la laissèrent perplexe. La première avait une tête de poisson ou de requin, l'autre une tête de lion et la dernière une tête humaine. Impressionnée par leur taille, et leur aspect bizarroïde, elle n'arrivait pas à les quitter des yeux.

Mélanie Cortès était médiatrice culturelle au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée depuis son ouverture en 2013. Tous les jours, elle accompagnait le public dans la découverte des fabuleuses expositions présentées par le musée. Aujourd'hui, Mélanie était enthousiaste, car elle recevait une classe de CM1 afin de lui faire découvrir la toute nouvelle exposition « Trésors d'Afrique », composée essentiellement d'objets ethnographiques. Son expérience dans la médiation lui avait appris que, contrairement aux idées reçues, les enfants préfèrent largement regarder de vieux objets que des tableaux modernes ou contemporains. D'ailleurs, elle soutenait inlassablement le même discours devant tous les parents : « Limiter les enfants à fréquenter uniquement l'art abstrait, c'est une insulte à leur intelligence, les formes et les couleurs ça va un moment, mais après... Ce qui est fascinant pour eux, c'est d'observer les objets anciens, tous ces détails, ces textures, ces matières... Rien à voir. »

La médiatrice remarqua alors cette jeune fille qui, depuis quelques minutes, était hypnotisée par les trois stars de l'exposition.

– Je vois que tu as trouvé mes trois œuvres préférées, lui dit-elle en souriant.

La médiatrice rassembla tous les enfants devant les œuvres.

– Allez les enfants, tout le monde se rapproche ! Nous allons parler un peu de ces trois statues aux drôles de têtes.

Elle désigna ensuite un enfant pour lire le cartel collé sur le socle :

« Statue Bochio à l'image du roi Ghézo. Statue royale anthropomorphe.

Auteurs : Bokossa Donvide, Sossa Dede, Ekplékendo Akati.

Matériaux : Bois, fer, pigments

Dimensions : 214x82x45, 22 kg

Toponyme : Abomey < Zou < Bénin < Afrique occidentale < Afrique

Donateur : Alfred Amédée Dodds.

Précédente collection : musée ethnographique du Trocadéro. »

– Ces trois statues, ainsi que l’ensemble des objets présents dans cette salle, proviennent du musée ethnographique du Trocadéro dont la plupart des objets ont fondé plus tard les collections du Mucem. L’exposition présente...

– Mais ils ne viennent pas du Bénin, alors ? l’interrompt soudainement Alma

– On lève la main pour parler, Alma, corrigea la maîtresse de la classe.

– Ah, très bonne question, Alma. Oui, effectivement, ces œuvres viennent originalement du Bénin, mais des ethnographes les ont ramenées en France pour les étudier et les conserver, expliqua la médiatrice.

– Et ils ne les ont plus retournées ? demanda rapidement Alma.

– Non... jamais. Les objets sont restés ici, car les musées les aimaient beaucoup et en les exposant, ils en font profiter tout le monde.

Mélanie Cortès se rendit compte de la maladresse de sa réponse. Son argument était assez superflu, mais elle savait aussi qu’il s’agissait d’un sujet épineux. Alma la regarda encore quelques secondes comme si elle attendait la suite de la réponse, une suite mieux élaborée qui allait véritablement répondre à sa question.

– Allez, les enfants, on part dans deux minutes vers l’esplanade pour la pause déjeuner, annonça soudainement la maîtresse.

L’écolière parcourut une dernière fois la salle d’exposition et s’arrêta devant chaque vitrine pour scruter avec attention ces objets qui avaient la même origine qu’elle. Pourtant, elle ne les connaissait pas, elle ne les avait encore jamais vus. Ces masques en bois, ces statuettes et tous ces autres objets lui étaient complètement étrangers.

Cotonou, 20 novembre 2022

Herbert Passouri, directeur du nouveau musée national de Cotonou regarda pour la troisième fois sa montre Casio. 20 h 53. Devant lui, à l’horizon, quelques traits orangés annonçaient la fin de la journée. Le soleil avait disparu et la fraîcheur de l’harmattan se faisait encore plus sentir. Le directeur et ses équipes attendaient l’arrivée des

26 œuvres restituées par la France au Bénin, et pour lesquelles un musée avait été expressément bâti. Récemment finalisé, le bâtiment en question n'attendait que ses trésors pour enfin être inauguré. Herbert Passouri avait eu l'occasion de voir certains de ces objets au Mucem à Marseille, il y a cinq ou six années, et il avait même fait remarquer à la médiatrice une erreur sur un cartel : « Vous voyez ici, mademoiselle, le trône royal n'arriva en France que bien après le reste des objets, car le général Dodds voulut le garder un temps. La date qui figure ici est donc fausse », annonça-t-il gentiment à Mélanie Cortès. Plusieurs camions apparurent au loin. Le directeur regarda sa montre pour la quatrième fois. 21 h 05. Il n'est pas trop tôt, pensa-t-il.

Dès le lendemain matin, l'ensemble des équipes du musée se mobilisèrent pour installer chaque objet à l'endroit qui lui était destiné. Caroline Fadeké, muséologue de leur nouvel écrin, suivait de près chaque mouvement. Tout devait être parfait ; des socles solides, des vitrines étincelantes, des cartels droits et un éclairage irréprochable. Elle s'arrêta alors devant les trois rois du règne d'Abomey, ou plutôt, devant leurs représentations. Le roi Ghézo, le roi Glélé à tête de lion et enfin son préféré, le roi à tête de poisson. Ces trois géants seront sans aucun doute les stars de l'exposition, d'ailleurs le département de communication avait choisi de les mettre en avant dans les visuels de la campagne. La muséologue observa encore un moment ces trois rois, comme trois dieux qui revenaient sur leurs terres après des années d'absence, chacun le poing levé en signe de victoire.



LA TRAVERSÉE

Apolline Bergerot

*Master 1 Science politique Métiers de l'information
IEP Aix-en-Provence*

Ce fut d'abord une odeur de terre qui lui chatouilla les narines. Puis elle sentit la douceur de la mousse contre sa joue droite. Une sensation de fraîcheur parcourut le bout de ses doigts, et elle se rendit compte que sa main baignait dans de l'eau. Autour d'elle, tout était moite. Lorsqu'elle se décida à ouvrir les yeux, elle ne vit tout d'abord rien. Sa vision, tout comme son esprit, était embrumée. Elle sut qu'elle était allongée sur un sol meuble, celui d'une forêt certainement, mais impossible d'en distinguer la forme. Ses mains trouvèrent à tâtons des branches métalliques, et elle chaussa bien vite ses lunettes sur son nez. Alors, tout d'un coup, le monde apparut devant elle. Assise en tailleur sur ce lit de feuilles mortes, elle se mit à contempler l'endroit qui l'entourait. Un ruisseau serpentait entre une armée de troncs, tous plus hauts les uns que les autres, et c'est comme si toutes les nuances de vert avaient envahi les larges feuilles qui s'étalaient sous ses yeux. « On dirait la jungle », se dit-elle. Un flash lui donna soudain le tournis.

L'avion. Elle était dans un avion. Il faisait beau, le pilote annonçait une météo radieuse et des conditions de vol idéales. Ils avaient survolé la mer avant d'apercevoir cet océan de verdure. Elle avait souri. C'était la première fois qu'elle volait, la première fois que son être ne touchait plus la terre. Quel agréable souvenir ! Et puis soudain, une odeur âcre, ça prend à la gorge, de la fumée dans l'habitacle, que s'est-il passé ? Les cris, les flammes, elle se prend la tête entre les mains, non ce n'est pas vrai, il faisait beau, le temps était idéal, il l'a dit, trente ans d'expérience, il l'a répété. Une panne moteur. La chute. Le sol qui décide de venir à eux, vite, trop vite, ce n'est pas comme ça qu'on atterrit, elle l'a vu à la télé déjà, l'avion doit

rouler sur le tarmac, doucement, gentiment. Et ces grands arbres, magnifiques, trop proches, et puis plus rien. Ce sol humide ensuite, cette forêt dense. Le pilote. Elle tourne la tête. Des bouts de verre, partout, et là un bras. Elle se précipite vers ce corps gisant, approche ses doigts de ce nez recouvert de sang, de l'air. Il vit. Faiblement, mais il vit. De l'eau. Elle se précipite vers le ruisseau, plonge ses mains dedans et, comme une coupelle, en récupère le précieux liquide. Elle franchit les quelques mètres qui la séparent du corps inerte, et asperge le visage en face d'elle. Elle attend. Elle attend une réaction, un hoquet, un râle. Rien ne vient. Elle réitère l'expérience. L'eau. La coupelle. Le visage. Rien. Ce n'est pas possible, il vit, il vit j'ai dit, il respire. Encore. Elle ne compte pas les allers-retours au ruisseau, elle ne prête pas attention à ses genoux déchirés, il faut qu'il vive. Elle ne peut pas rester seule ici, il n'a pas le droit de l'y laisser. C'est lui le pilote, c'est lui qui doit ramener les gens au bon endroit, il n'a pas le droit, elle fera un procès à la compagnie aérienne, ça oui. On ne laisse pas les gens au milieu d'une forêt comme ça. Elle est épuisée, elle ferme les yeux, pas longtemps.

Quand elle les rouvre, il fait tout noir. Le corps est toujours là, la poitrine se soulève à un rythme plus ou moins régulier. Il va ouvrir les yeux, oui ? Recroquevillée sur elle-même, elle plonge la tête entre ses bras, comme une enfant. Oui c'est ça, comme une enfant. Comment faisait-on quand on était enfant et qu'on jouait, déjà ? On disait que j'étais le méchant, et toi le gentil. Voilà c'est ça, elle est la gentille et lui c'est le méchant. Il ne veut pas se réveiller, il ne veut pas jouer, alors c'est à elle de continuer toute seule. Elle se lève, se met debout sur ses pieds, vacille un peu, mais tient bon. Ses jambes sont en sang, de sales griffures entaillent son bras gauche, mais si on ne les voit pas, ça n'existe pas. Un pas après l'autre, elle s'éloigne doucement du lieu d'impact. Elle va suivre le ruisseau, c'est une bonne idée, ça, de suivre l'eau qui coule, elle va forcément à la mer, elle a un but. Elle va chercher quelqu'un pour jouer avec elle, quelqu'un pour finir le jeu, parce qu'être la gentille dans une mauvaise situation, ce n'est jamais drôle. Elle leur dira, tiens, à ceux qui ont écrit les règles du jeu que ce n'est pas respectueux. Il fait toujours tout noir, mais la clarté de l'eau qui coule près d'elle lui indique le chemin à suivre. C'est son fil d'Ariane, celui qui la libérera. Alors elle retire

ce qui lui reste de chaussures, plonge ses orteils dans l'eau glacée, et commence à avancer. Le sol est tout doux, du sable ? Qu'importe. Sa silhouette se meut doucement.

Elle ne sait pas comment le temps passe ici, mais la luminosité commence à devenir plus forte. Depuis combien de temps marche-t-elle ? Dix minutes ? Une heure ? Huit ? Le paysage a également changé. Les arbres aux grands troncs ont disparu. À leur place, un tapis de fougère laisse entrevoir le bleu du ciel au-dessus de sa tête. Elle lève les yeux, contemple. Elle était là-haut, elle s'en souvient maintenant. De là où elle se trouve, elle pourrait voir un avion strier cette immensité. Comme c'est étrange. Ses pieds baignent toujours dans l'eau claire, le ruisseau est devenu plus large, et les traces de sang ont été lavées de ses jambes. Il fait toujours aussi chaud ici, et elle aimerait s'accorder une petite pause. Elle pourrait étendre une serviette, là, sur le sable sec tout près d'elle, s'y allonger et profiter des rayons du soleil en dégustant un cocktail rafraîchissant. Mais elle se souvient qu'elle n'a pas pris l'option restauration lorsqu'elle a réservé le vol, quel dommage, il faudra faire sans. Elle sent soudain ses fesses mouillées. Elle est assise au fond du ruisseau, elle ne se souvient pas d'y avoir croisé les jambes. Son regard glisse sur les choses qui l'entourent, le rocher, là, la fougère tordue, le poteau auquel est amarré le bateau. Le poteau auquel est amarré le bateau. Elle se relève d'un coup, très vite, un bateau ? Un bateau, ça ne pousse pas dans la nature je le sais, quelqu'un l'a construit, quelqu'un l'a amené là, quelqu'un n'est pas loin. Quelqu'un. On va pouvoir finir le jeu, tu vas pouvoir te réveiller pilote. Il faut que je le trouve, que je lui dise que je suis la gentille, mais que maintenant c'est terminé je ne veux plus jouer. Elle marche résolument vers le petit bateau de bois, son but, son trésor, sa délivrance. Un bateau c'est super, ça permet d'aller loin, d'aller quelque part, et puis surtout un bateau ça ne se crashe pas en plein vol, ça non. C'est bien, un bateau, c'est ce qu'il faut. Elle montera dedans, elle se laissera porter par le courant et, bientôt, elle arrivera au niveau d'un village. Dans ce village il y aura d'autres bateaux, avec d'autres personnes. Elle leur expliquera tout et puis ce sera bon, ce sera terminé, bravo, félicitations, vous avez terminé le jeu, on rentre à la maison maintenant. Mais plus elle avance, plus le bateau s'éloigne.

Il a peur ou quoi ? Reviens bateau, tu es fait pour moi, tu es fait pour nous, le pilote attend que j'embarque pour pouvoir se réveiller, on ne va pas le laisser dormir éternellement quand même, si ? Il n'aura plus assez d'imagination pour rêver si nous le laissons faire. Ses pas se font plus rapides, elle s'éclabousse, mais ce n'est pas grave. Le paysage disparaît progressivement, seul le petit bateau de bois reste collé au fond de sa rétine. C'est le mien je le sais, il m'attend, laissez-moi l'atteindre. L'eau coule à l'envers maintenant, elle sent que le courant n'est plus en sa faveur. Le bateau se fait de plus en plus petit, elle s'accroche, elle en a besoin, elle l'a mérité. Elle court maintenant, elle court dans ce ruisseau dont l'eau glaciale lui enserre les chevilles, elle trébuche sur les cailloux, se rattrape à une main, repart de plus belle. Plus vite, encore plus vite. Elle était championne de course de son école, pas vrai ? Il n'est pas né celui qui la battra, et ce ne sera certainement pas ce foutu bateau. L'adrénaline la gagne, c'est juste une course de plus à remporter. Une médaille supplémentaire sur la commode du salon, la fierté dans le regard de ses parents. Elle ne court plus elle vole, ça ira plus vite se dit-elle, si l'eau me freine alors pourquoi ne pas l'éviter ? Elle glisse au-dessus de ce ruisseau ridicule, elle va vite, très vite maintenant, elle sent le vent lui fouetter les cheveux, lui non plus ne veut pas qu'elle atteigne ce bateau. Elle l'aura. C'est son gain, elle le mérite. Ils le méritent. On ne survit pas à un crash d'avion pour se voir refuser l'accès à une fichue barque. C'est le sien, elle le sait. Elle sent le souffle du vent sur sa peau, elle voit le bateau au loin, il fait chaud, elle avait un goût de sang dans la bouche, elle pouvait humer l'odeur des fougères. Mais elle n'entend pas. Il fait sourd. C'est étrange, se dit-elle. Elle tend le bras devant elle, mais ne le voit plus. Il a disparu. Le vent a cessé, elle ne sent plus rien. Ne goûte plus rien. Le bateau n'est plus là. Il fait vide.

Seul le bip-bip des machines vient rythmer le temps. Cela fait deux mois déjà que ce lit d'hôpital est occupé. Une passagère qui aurait survécu à un crash, dit-on. Personne ne survit à un crash d'avion. D'ailleurs le pilote n'a pas survécu, paraît-il. Sur la table de chevet, un proche a laissé une statuette en bois, un petit bateau précieusement sculpté. Il repose sur un dossier médical de l'établissement de santé Styx.

ÉTUDE SUR LA CRUAUTÉ PONCTUELLE INVOLONTAIRE DES GENS QUI S'AIMENT

Léa Delaunay

*DESU Formation professionnelle
des fonctionnaires stagiaires titulaires du master
MEEF – INSPE*

J'ai grandi en m'ennuyant beaucoup. Pour arrêter cela, je suis partie dans une grande ville de gens froids et pressés, écouter des gens froids et pressés, pour devenir une personne froide et pressée.

Au fil des jours, je me suis surprise à contempler les rails du métro en me demandant si tout ne serait pas plus simple ainsi.

J'ai couru jusqu'aux cathédrales m'asseoir sur les bancs pour y écouter le silence, et personne ne l'a brisé.

J'ai pris un avion pour l'autre bout du monde. Avec une valise plus grosse que moi, coincée là pendant un an, je me suis demandé ce qui m'avait pris.

J'ai attendu avec appréhension dans un commissariat, mangé une brochette de scorpions et fait le tour du lac du Paradis en écoutant *Highway to Hell*.

Dans des temples bouddhistes embaumés d'encens, j'ai baissé la tête devant des déesses blanches bien plus grandes que moi.

J'ai pris des escaliers de service et des échelles de toit pour contempler d'en haut les océans d'immeubles, et les fourmis s'agitant en bas.

J'ai été bercée par l'oscillation régulière et claquante des trains de nuit, habités de cartes qu'on abat sur une table, des graines de tournesol qu'on croque et des vapeurs de thé vert.

Je suis rentrée avec l'impression d'avoir appris à tourner avec le monde.

Un soir d'hiver, je ne supportais plus d'être seule chez moi, et je suis allée dans un café pour continuer d'écrire mon mémoire. Tu étais assise loin de moi et tu buvais un *latte* avec tes amis. Tu t'es levée, tu m'as regardée, et tu as monté l'escalier pour partir. J'ai levé la tête trop tard pour voir ton visage, et je t'ai fixée un instant avec un tiraillement étrange entre mes côtes.

La nuit venue, sur un petit écran lumineux, j'ai vu la photo d'une jeune femme au volant d'une vieille voiture. Elle avait une teinture blanche, un sourire aux lèvres et une cigarette à la main. J'ai souri à mon tour et demandé la permission de lui parler.

Après un « bonsoir », tu m'as demandé si ce n'était pas moi qui étais dans ce café ce soir-là. Cette jeune femme, c'était toi.

On a parlé nuit et jour sans nous voir, et une semaine plus tard, tu m'as donné rendez-vous dans le même café. On a discuté pendant des heures, puis été dans un bar pour en discuter d'autres encore.

On a bu des « petits vélos » en réalisant que nos petits frères avaient la même date d'anniversaire, qu'on aimait les mêmes films et qu'on avait toutes les deux rêvé d'être pilotes.

Je suis venue chez toi et tu m'as joué de la guitare. En se regardant avec un sourire et en fredonnant doucement, on a demandé à Jimmy de bien vouloir rentrer à la maison.

La première fois que je t'ai cuisiné quelque chose, tu m'as déconcentrée, et les pâtes ont brûlé.

Le 14 de ce mois-là, tu as réservé la petite table près de la cheminée et tu m'as invitée au restaurant. Tu m'as acheté une rose à un vendeur pakistanais et on a titubé ivres dans les rues en riant.

On a regardé dix minutes du premier *Retour vers le futur*. Tu m'as embrassée. On n'a jamais vu la suite.

Le soir de mes vingt-trois ans, on est allées sur une plage prendre un bain de minuit. Une fois la mer arrivée à notre taille, on a découvert avec stupeur que quand nous nagions, le plancton s'allumait en un milliard de lucioles aquatiques. Des particules vertes de lumières évanescentes s'illuminaient sous nos mains et on pouvait voir la Voie lactée.

La chanson qui passait en boucle cet été-là disait que le temps était bon, que le ciel était bleu, et que nous n'avions rien d'autre à faire que d'être heureux.

On a fait nos cartons. Tes parents les ont montés en me maudissant d'avoir choisi un appartement au quatrième étage sans ascenseur. Tu as réussi à me convaincre d'accrocher une carte géologique de la France dans notre salon. J'ai fait la vaisselle en chantant du Donna Summer, mes mains ondulantes au rythme du disco des années 1970,

pendant que tu levais les yeux au ciel dans l'autre pièce. Tu insistais pour prendre des cafés chez une marque surcotée et hors de prix, mais ton sourire rachetait tous les *latte macchiato* supplément crème à six euros.

Tu as cuisiné des cookies et fumé des cigarettes sur notre balcon.

On regardait les annonces immobilières en rêvant d'une maison à la campagne avec un chat, trois poules et deux enfants.

Nos amis et nos collègues nous regardaient avec une étrange lueur dans le regard. Quand nous surprinions leur réaction, ils finissaient par nous avouer que nous étions le couple des romans à l'eau de rose, des comédies romantiques, des chansons d'amour. Nous riions d'un air gêné en faisant semblant de ne pas comprendre de quoi ils parlaient.

Un samedi, j'ai ouvert le couvercle de la platine, déposé un 33 tours et posé le diamant sur la deuxième chanson. On s'est demandé s'il y avait de la vie sur Mars en dansant un slow dans notre salon, et j'ai senti mon cœur frapper désespérément contre mes os.

Une après-midi, en rentrant chez nous, l'idée de te perdre ne m'a pas fait monter les larmes aux yeux. J'ai compris ce que cela signifiait, et c'est cela qui m'a fait pleurer.

On s'est raconté nos journées de boulot, serrées dans la même baignoire, disputé au téléphone. On a joué aux jeux vidéo, escaladé des montagnes, pleuré des rivières.

La veille de la Saint-Valentin, on s'est séparées.

Je suis allée chercher mes affaires. On a refait les cartons en faisant des blagues amères et en cachant nos visages. On a chargé le camion, on s'est serrées dans nos bras, et j'ai démarré. Je t'ai regardée dans le rétroviseur, mais tu ne t'es pas mise à courir vers moi, et je n'ai pas fait demi-tour. Au coin de la rue, incapable de conduire, je me suis garée, et j'ai pleuré comme un enfant qu'on aurait perdu trop longtemps dans un grand magasin.

J'ai pris d'autres trains. J'ai travaillé. Une nuit, abrutée de musique, de chagrin et de lumières, j'ai marché dans les rues trempées de pluie de la ville où l'on s'était connues, et le soleil s'est levé malgré tout.

J'ai travaillé encore. Un matin, dans le bus, David m'a demandé à l'oreille s'il y avait de la vie sur Mars, et j'ai fermé douloureusement les yeux.

Pour aller mieux, j'ai escaladé une autre montagne. J'ai haleté, posé ma main sur des pierres, senti le soleil brûler mon front, regardé les épines de pin se découper dans le ciel d'azur.

Je suis arrivée au sommet et j'ai écouté la mer se jeter contre les rochers en contrebas. Je me suis dit que si j'avais pu faire ça, j'allais aussi pouvoir vivre sans toi.

J'ai senti les rayons de lumière caresser ma peau, comme tu le faisais auparavant. J'ai pensé à toi, j'ai pensé à moi.

Et j'ai su que ce trésor était pour nous.

LA LIBERTÉ EST UN TRÉSOR

Romain Ivorra

*Diplôme IEP 3^e année
IEP Aix-en-Provence*

La chaleur était insupportable. Le soleil de plomb tapait sur le dos d'Eustache et faisait bourdonner sa tête. Chaque mouvement était un supplice, et la brise brûlante ne faisait qu'empirer les choses. À chaque respiration, l'air raclait sa gorge et faisait crier ses poumons. Prenant un instant pour regarder autour de lui, Eustache vit que les autres souffraient aussi. Leurs mouvements étaient lents, leurs corps faibles, et leur silence en disait long. Personne ne parlait. Seul le son des machettes et des cannes à sucre que l'on piétine venait perturber le silence de mort qui régnait dans ce four.

Du coin de l'œil, Eustache vit Marie qui se baissait pour ramasser un monceau de tiges. Elle se releva lentement, ployant sous l'effort.

Le prenant par surprise, la brûlure du fouet irradiia son dos.

– Travaille ! lui cria-t-on par-derrière. Plus vite, sinon je recommence ! C'est valable pour vous tous, bande de feignasses ! Du nerf un peu ! aboya la voix.

Eustache se baissa et planta sa machette dans la tige de la canne à sucre qui lui faisait face. Quelque part en lui, un autre homme, un homme noble et libre, enfonçait la lame dans la jugulaire du moins-que-rien qui venait de le fouetter. Cet homme-là, fils d'un puissant marchand haoussa de la ville de Gobir, n'aurait jamais laissé quiconque le fouetter ni même lui parler de la sorte. Il aurait saisi le fouet et aurait étranglé l'homme blanc avec.

Mais Eustache, lui, ne pouvait pas. Sinon, le maître le tuerait. Mais avant de le tuer, il torturerait sa fille, la ferait fouetter, battre, violer et lâcherait ses chiens affamés sur elle, la laissant ensuite agoniser dans son sang. L'autre homme, Abu Zaïd, était libre. Libre et fier. Eustache ne l'était pas. Il était esclave.

La journée de travail finie, Marie s'affala sur sa paille en feuilles de cannes à sucre. Après avoir passé sa journée à charrier ces feuilles, le simple fait de s'allonger dessus faisait monter en elle une colère sourde. À croire qu'elle n'était faite que pour la canne à sucre. La couper dans le champ, la transporter dans la carriole, la presser dans le moulin, y dormir dessus le soir. Il lui arrivait même de rêver de cannes à sucre quand elle dormait.

La nuit filait, accompagnée par le champ des grillons, mais Marie n'arrivait pas à trouver le sommeil. Était-ce à cause des gémissements de Mathilde dont la cheville s'était retournée dans le champ et qui pleurait dans le coin de la case ? Ou bien du sentiment de culpabilité qui la rongeaient depuis qu'elle avait fui, alors que Firmin se faisait attraper par les serviteurs du maître dans la cuisine avec des miches de pain volées ? Le pauvre avait été fouetté trente fois. Marie avait croisé son regard lors de son châtement. La douleur de son ami s'était gravée dans son cœur, lui donnant envie de vomir le pain qu'elle avait mangé.

Malgré la fatigue qui lui brisait les membres, elle sortit discrètement dans la nuit. L'air chaud de la journée avait été chassé par la fraîcheur de la nuit. Marie respira une grande goulée avant de regarder les étoiles. À des millions de lieues au-dessus de sa tête, elles scintillaient tels des joyaux.

– Elles sont belles n'est-ce pas ?

En se retournant, Marie vit son père assis contre le mur de sa case.

– Tu ne peux pas être là, devant la case des femmes, lui souffla-t-elle en s'approchant, si les laquais te trouvent, ils te battront.

Dans la pénombre de la nuit, son père baissa son regard vers elle.

– Ils ne viendront pas. Ils boivent du rhum ou dorment à poings fermés. Les chiens sont dans la maison, le maître les a fait rentrer. Viens t'asseoir avec moi un moment, ordonna-t-il en lui tendant la main, viens regarder les étoiles avec ton vieux père.

Sans un mot, Marie s'exécuta et s'assit à ses côtés. Eustache passa un bras sur ses épaules et elle appuya sa tête contre lui. Sa présence lui faisait chaud au cœur.

– Quand j'étais jeune, fit-il en désignant le ciel, à Gobir, elles n'étaient pas au même endroit dans le ciel.

Marie connaissait l'histoire, mais elle le laissa parler. Se remémorer

sa jeunesse faisait plaisir à Eustache. Le souvenir de la saveur de la liberté le rendait plus gai.

– J’allais les voir, tous les soirs, avec mon frère. On montait sur le toit et on regardait les astres. On avait même un vieux parchemin sur lequel étaient inscrites les constellations. Avec Akbar, nous les cherchions en mangeant des dattes.

Il soupira longuement, la tête figée vers le ciel.

– C’était la plus belle époque de ma vie. J’allais et venais dans la maison, dans les rues de Gobir. Je jouais avec les enfants des autres marchands et des puissants. Plus tard, j’appris à me battre avec eux, pour défendre mon honneur et ma famille, protéger ma ville et mes amis.

Son regard se posa sur Marie. C’était un mélange de fierté et de lassitude dans lequel la tristesse noyait l’espoir qui se débattait.

– J’étais libre, ma fille, déclara-t-il doucement. Tu sais ce qu’est la liberté ?

Marie réfléchit à la question. Instantanément, elle pensa au fils du maître, qui devait avoir son âge, et qui allait où bon lui semblait dans le domaine de son père. À pied ou à cheval, vêtu d’une chemise ou torse nu, sortant même en pleine nuit pour marcher sous les étoiles. Libre.

Mais Eustache balaya sa réponse de la main.

– La liberté, ma fille, c’est un trésor. Un trésor que l’on possède, que l’on garde pour soi. Un trésor dont on ignore la valeur tant que quelqu’un ne vient pas nous le voler ou nous en prendre une partie. Dans ma jeunesse, j’étais riche, ma liberté était mon trésor, mais je ne m’en rendais même pas compte. Mais lorsque les Igbos m’ont capturé et vendu aux blancs, j’ai compris alors que j’avais perdu mon trésor. Qu’il m’avait été volé !

Dans la voix de son père, Marie sentit la rancœur, l’amertume et la tristesse. Il regrettait sa vie d’homme libre. Une vie dont elle ne savait rien, étant née ici, dans les environs de Fort-Royal, en Martinique. Dans cette même case où elle dormait encore. Esclave, fille d’esclave. Elle avait été esclave toute sa vie. Mais quand son père parlait de trésor perdu, elle ne pouvait que l’envier de l’avoir un jour eu entre ses mains. La liberté semblait si douce et belle. Elle semblait faire d’un

homme ou d'une femme un être fier et meilleur. Assise contre son père, elle essaya de s'imaginer fille d'Abu Zaïd et non d'Eustache.

Soudain, au creux de la nuit, un hurlement retentit. Aussitôt, Eustache se leva, aux aguets. Un autre cri perça la nuit, et Marie vit son père s'élançant dans la direction d'où il venait. Sans trop savoir pourquoi, elle décida de le suivre.

S'enfonçant dans le sous-bois qui bordait les cases et la plantation, Marie perdit son père de vue. Lorsqu'elle le retrouva, il était assis au chevet d'un jeune homme blanc. Le fils du maître. Le jeune homme se tenait la jambe qui était tordue dans un angle atroce et gémissait de douleur.

– Du calme, jeune maître ! Du calme, répétait Eustache. Je... Je peux vous remettre la jambe en place, elle est juste déboîtée. Puis-je le faire, jeune maître ?

Un râle s'échappa de sa bouche.

– Oui... faites... faites pitié... faites !

Sa voix était pleine de douleur. Dans le plus grand des calmes, Eustache lui fourra un gros bâton dans la bouche.

– Mordez ça. Marie, dit-il, en la voyant, va chercher de l'aide. Aussitôt, la jeune esclave repartit en arrière. Derrière elle, un gémissement sourd et un craquement horrible retentirent.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et brûlait la peau des esclaves amassés devant la maison du maître. Ce matin-là, le maître avait annoncé qu'ils ne travailleraient pas et les avait fait venir devant sa demeure. Devant eux, l'imposant bâtiment à colonnades et aux larges fenêtres donnait une ombre salvatrice à la dizaine de blancs qui les surveillaient, équipés de leurs carabines.

Doucement, Eustache prit la main de Marie. Endurcie et cornée par le travail, sa peau n'en restait pas moins réconfortante.

Le maître sortit dans un ouragan de tissus bleutés et de dentelle blanche. Derrière lui, son fils le suivait plus lentement, appuyé sur une béquille.

– Eh bien mes braves, belle journée n'est-ce pas ?

La masse d'esclaves hocha la tête en silence.

– Je vous ai fait venir aujourd'hui, car j'ai quelque chose à vous annoncer.

Le regard du maître était dur, comme à son habitude. Il ne laissait rien paraître de son humeur.

– Mon fils, continua-t-il, a eu la mauvaise idée de se promener de nuit dans les sous-bois et a fait une mauvaise chute, manquant de perdre sa jambe. Heureusement, l'un d'entre vous l'a secouru. Eustache, avance, veux-tu ?

Le cœur de Marie se mit à battre la chamade alors que son père s'avançait, seul vers le maître. Qu'allait-il faire ?

– Tu as fait preuve de courage et de dévouement envers mon sang, cette nuit, Eustache, déclara le maître en posant une main sur son épaule. J'aimerais te récompenser en t'offrant... ta liberté.

À ces mots, un petit bonhomme à perruque fourra dans les mains d'Eustache un rouleau de papier.

– Regardez tous ! s'écria le maître, jusqu'où peuvent mener la fidélité et le courage ! Travaillez dur pour moi, et soyez loyaux envers mon sang, et vous aussi, vous pourrez être libres un jour.

Marie n'en croyait pas ses yeux. Devant elle, à quelques pas, son père tenait dans ses mains sa liberté. Cependant, cette nouvelle lui serra le cœur, et les larmes qui lui montaient aux yeux étaient celles de la tristesse. Son père allait partir. Il serait libre alors qu'elle serait esclave. Alors que le maître se retournait vers la maison, et faisait signe à ses gens de renvoyer les esclaves aux champs, Eustache s'adressa à lui :

– Maître ! Puis-je vous demander une faveur ?

– Mais bien sûr, fit le maître surpris, vous le pouvez Eustache. Et ne m'appellez pas « Maître », mais « Monsieur ». Vous êtes libre maintenant, rappelez-vous.

– Merci... Monsieur, répondit Eustache. Je vous suis extrêmement reconnaissant... Monsieur. Mais serait-il possible que Monsieur, dans sa miséricorde et sa bonté, considère aussi la possibilité de donner sa liberté à ma fille Marie ? C'est elle qui a couru dans le noir pour venir vous avertir. Et elle est mon sang. Je ne me vois pas l'abandonner alors que je jouirais de la liberté. Quel père serais-je si j'abandonnais mon enfant ?

ANAMNÈSE

Sophia Rodo

*Master 1 Études culturelles, monde anglophone
Faculté ALLSH*

Limpide, ruisselant le long des plateaux calcaires, l'eau vient terminer son voyage pour retourner dans les entrailles d'un grand berceau naturel. Un juste retour aux sources, la fin d'un cycle qui en marque aussitôt un nouveau.

C'est peut-être pour cette même raison que le lac de l'Orpailleur attire encore quelques touristes en quête de romantisme lorsque commence la saison estivale. Pour le citadin moyen, cet endroit représente le bout du monde, une zone propice aux péripéties, un lieu d'absence où seul le clapotis des flots vient briser le silence. Une fois sur place, il se contente de prendre une photo ou deux, puis satisfait par ses clichés il remonte dans sa voiture.

Il se dirige ensuite vers sa prochaine aventure, entourée au marqueur rouge sur une carte achetée à la dernière station routière. Leur flux est régulier, chaque saison apporte sa nouvelle vague de curieux, puis se ferme sur leur départ.

Cet endroit, c'est chez nous. C'est le grand terrain de jeu de deux adolescents qui ont passé des années à cultiver des fantasmes autour de ce lac.

Droit devant, dissimulée derrière la dense végétation luxuriante et verdoyante, s'étend une plage de galets aux couleurs pastel. Des pierres aux teintes liliales, argentées, blanchies par le soleil pour certaines, elles ont été façonnées par les courants et abandonnées par les eaux sombres sur la rive. Gamins, elles représentaient notre collection de reliques, des artefacts dont nous faisons la chasse. Semblable à des bijoux, leur surface semblait scintiller à l'apparition des premiers rayons.

Plus loin encore, débutait notre voyage vers l'inconnu : un pas après l'autre nous entrions sur le territoire de la Bête. La plante du pied posée sur le sol sableux et moite, nous regardions avec inquiétude le grand lac, une étendue opaque qui pouvait s'agiter à la moindre bourrasque. Les moins téméraires s'arrêtaient lorsque le niveau de l'eau atteignait leur bassin : avancer d'un pas de plus, c'était prendre le risque de se perdre dans l'immensité.

Une fois le corps submergé, il devenait impossible de distinguer nos membres, l'eau les avait engloutis dans sa pénombre. La lumière, filtrée par le ciel chargé de nuages, donnait à ce berceau des airs de cercueil.

Cette terre fantasmagorique n'était pas seulement fertile en ressources, elle l'était également en fantasmes.

Pourtant, alors que je la redécouvre aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine déception. Le sentier que nous emprunions une dizaine d'années auparavant n'est pas le seul à avoir souffert des œuvres du temps. Quelques pauvres barrières ébréchées ont résisté sur la majeure partie du chemin, à certains endroits elles peuvent difficilement être appelées comme telles. Désormais, elles ne forment que des petits tas de débris boisés.

Les panneaux non plus n'ont pas eu de chance.

À côté de leurs écritures estompées sont apparues de nouvelles fissures, celles d'un temps révolu. Avec l'ongle de mon index, je retire la poussière accumulée dans les reliefs du bois, un nom réapparaît alors, comme extirpé d'un long sommeil : «Lac de l'Orpailleur.» Et juste comme cela la distance se referme...

– Si l'on pouvait arriver à destination avant la tombée de la nuit je ne serais pas contre. C'est la chaleur qui t'amollit les muscles comme ça ? À moins que ça ne soit la nostalgie, j'ignorais que mon frerot était un grand sensible.

Simon, explorateur à ses heures perdues et collectionneur de galets, est paresseusement adossé à un sapin. Les doigts de sa main droite s'ouvrent et se referment autour de la fermeture de sa grande sacoche. Encore une fois ses lèvres ne peuvent s'empêcher de réprimer un

sourire satisfait. Cette grande perche, c'est mon fraternel. Il est aussi mon aîné de quatre ans, mais en dépit de la différence d'âge il n'a jamais réellement grandi. Il y a des jours où je l'envierais presque. Aujourd'hui sera une exception. Je fais mine de lui lancer une poignée de sable, il esquive instinctivement, laissant échapper un rire fougueux.

– La prochaine fois, ça, je ne me contenterai pas de faire semblant.
– Quel mauvais caractère, comment ai-je fait pour te supporter toutes ces années ? Je mérite une médaille rien que pour cet exploit.

Je le rattrape à grands pas, assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de fuir, et lui assène une chiquenaude. En signe de représailles, il m'inflige un léger coup dans les côtes. Égalité des points ; match nul. Son sourire n'a pas changé ; bien que les années l'aient forcé à entrer dans l'âge adulte, je retrouve sous ses traits l'expression d'un adolescent capricieux que j'ai côtoyé toute mon enfance. Il se tourne vers moi, prêt à poursuivre la route.

– Attrape, veux-tu.

Ce n'était pas une question, la grande sacoche élimée atterrit dans mes mains. Je m'en saisis, maladroitement. Nous continuons un bout de chemin, en silence cette fois, mis à part le bruit de l'eau qui vient nous rappeler la constante présence du lac. Je me décide enfin à rompre la distance.

– Pourquoi avoir organisé cette sortie ? je lui demande, en prenant soin d'adopter un air détaché.

– Faut-il avoir une raison particulière ? Puisque cela faisait longtemps que Simon le grand chasseur de trésor et son acolyte Ethan n'étaient pas partis en quête d'aventure, je me suis dit que ça marquerait le coup.

– Très bien, Simon le grand chasseur de trésor. J'ai donc ta parole que rien ne t'a motivé dans le choix de cet endroit ?

En un claquement de doigts, son sourire s'efface, un voile couvre rapidement ses yeux ; réalisant aussitôt qu'il s'est laissé décontenancer, il se ressaisit rapidement. Une expression défiante traverse son regard.

– Que serait une vie de chasseurs de trésors sans surprise ?

Très vite nous atteignons le bord du lac. Bientôt, il est possible de distinguer une forme familière dressée sur la rive. Toute en longueur, celle-ci se détache du paysage de par ses hélices.

– Ne me dis pas que...

– Elle est magnifique, n'est-ce pas ? Même après tout ce temps... L'oncle Fernand m'a aidé à lui redonner un coup de peinture, murmure-t-il religieusement en passant sa main sur le bois verni, on a dû changer quelques cordages et remplacer le moteur.

– Vous auriez dû m'appeler, je vous aurais donné un coup de main pour la restauration.

– Non, mais, ça ne va pas ? Et perdre l'opportunité de voir la tête que tu fais actuellement, jamais de la vie !

Quelques manipulations plus tard, la barque finit par tremper dans l'eau, bercée par un vent léger. Simon se tient devant le moteur, réglant d'une main expérimentée les derniers ajustements avant le grand départ. Pour la première fois depuis des années, j'ai l'étrange sensation de retrouver mon vieux camarade de jeu ; ce frère avec qui je jouais aux marins d'eau douce en compagnie de notre père, les doux matins de juillet. En y repensant, cela fait sens pour Simon d'avoir une âme voyageuse, ce goût si particulier qu'il a de chérir la vie, il semble l'avoir hérité des excursions du paternel.

Quand venait la saison estivale notre père prenait un malin plaisir à organiser de grandes chasses aux trésors, et son âme d'artiste le poussait à élaborer de belles cartes pour nous guider. Ces dernières étaient peintes tard le soir, dans son atelier, à l'aquarelle.

Sous la rambleur rubescente de sa lanterne, son pinceau s'agitait et donnait vie à de nouvelles aventures pour ses petits gars. La plupart du temps, le «trésor» ne se composait que de breloques ou de friandises, mais l'expérience même de la recherche donnait à ces souvenirs une valeur sentimentale inégalable.

Une vague vient se briser sur la coque de notre embarcation, d'autres se forment à l'horizon, ainsi va le cycle de la vie...

L'arrêt soudain du bateau m'extirpe de mes pensées, mon regard se pose alors sur les eaux qui nous entourent. Nous voilà au-dessus des profondeurs hadales du lac, les étranges créatures qui terrifiaient le

garçon que j'étais reprennent vie au sein de ma mémoire. Bizarrement, l'absurdité de la situation éveille en moi une certaine nostalgie.

Mon frère, trépigne presque, sautant entre les cordages pour me rejoindre.

– La sacoche, cher second, sa voix se fait presque chantante, merci de votre coopération !

– Capitaine, j'ai pour requête d'être nommé commandant adjoint.

– Requête refusée !

– Vous ne craignez donc pas une mutinerie ?

– J'ai confiance en mon équipage.

De son sac, il tire une petite caisse en bois, décorée de nombreux symboles. Certains dessins ont été réalisés avec soin, d'autres témoignent de la fatigue de l'artiste, les traces visibles du pinceau sont le signe d'une main tremblante. La richesse de l'imagerie est extraordinaire, on y reconnaît de nombreuses espèces de poissons, des algues versicolores, des coquillages de toute forme et taille, l'épave éventrée d'une galère et, au centre de la scène, l'entrée d'une grotte sous-marine. Simon me sonde du regard, étudiant mes gestes, une réaction. Mon silence confirme ce qu'il sait déjà, mis à part mon admiration pour la prouesse de l'artiste, il sait que j'ai reconnu la griffe de papa. D'un hochement de tête il m'invite à ouvrir la boîte, à l'intérieur de celle-ci se trouvent une vieille enveloppe jaunie et un papier buvard présenté sous la forme d'un parchemin. Je l'interroge du regard. Après une certaine hésitation de sa part, les mots commencent difficilement à quitter ses lèvres, progressivement ils deviennent plus clairs, plus audibles...

– Tu sais... Papa a toujours vécu en éternel optimiste, un peu trop peut-être. Le jour où ses résultats d'analyses sont tombés, il n'a jamais cru qu'il ne pouvait pas s'en sortir, tu vois, ça n'avait pas de sens pour lui.

Un homme dont la vie a été remplie de voyages, qui a traversé l'Europe à vingt ans pour épouser sa femme, qui a échappé à la mafia locale et a eu deux enfants ne peut pas se faire trahir par son propre corps. C'est absurde. Je suis convaincu qu'il pensait guérir jusqu'à la fin... Souvent, lors de nos visites, il me retenait avant que l'infirmière

ne vienne changer ses perfusions. Dans le creux de l'oreille, il me racontait que lorsque tout cela serait fini, on partirait tous les trois vivre une nouvelle aventure. Je m'étais imaginé que c'était sa façon de nous reconforter, jamais je n'aurais cru qu'il était allé au bout de son projet. Là, si tu regardes sur la lettre, juste à côté de la date, il est mentionné que le coffre a été enterré.

Si tu veux mon avis, il voulait nous faire la surprise, tout était déjà planifié depuis longtemps. La caisse... Je suis tombé dessus par hasard en triant le garage, il l'avait cachée à côté de l'album familial.

Alors, ce soir-là, Simon et moi sommes partis à l'aventure, tels deux explorateurs, à la recherche du trésor de notre père. Ce que le coffre contenait, ça n'avait pas d'importance. Ce que je savais, c'est que cette expédition était le dernier cadeau de papa pour ses garçons. À partir de ce moment, j'ai su qu'il était à nos côtés. Et j'ai su que ce trésor était pour nous.

UNE VIE, UN TRÉSOR

Lisa Sobol

*3^e année Formation générale en sciences odontologiques,
École de médecine dentaire
Faculté des sciences médicales et paramédicales*

Et j'ai su que ce trésor était pour nous.

Qu'est-ce que la vie ? Comment doit-elle être vécue ? Qui le sait ? Qui peut se vanter d'en maîtriser les secrets, de connaître l'art et la manière dont il faudrait vivre ? Qui pourrait dire ce qu'est le « bien vivre », le « bon vivre » ?

Pour savoir cela, il faudrait d'abord déterminer le but de la vie et s'il y en a un. Autant d'êtres humains que d'interprétations possibles à ce sujet. Chaque jour semble offrir une nouvelle réponse à cette question.

En effet, certains jours le soleil brille si fort que sa lumière réchauffe notre cœur et éclaire notre vision des choses et du monde.

Cependant, certaines nuits sont si sombres, si opaques qu'il semble presque impossible de distinguer la moindre once d'espoir ou de lumière derrière tant de brouillard et de pénombre, alors d'effroi notre cœur se glace.

Certaines fois, la rage et la colère deviennent maîtresses, le monde apparaît aride, sec et incompréhensible : il n'y a pas de place pour nous. Il arrive que ce soit la peur et le doute qui nous assaillent, l'air semble alors si épais qu'il en devient irrespirable.

Hier, je suis tombée. De maladresse ou d'épuisement. Je n'étais pas sûre de me relever. Le problème n'était certainement pas mécanique, mais je n'ai pas trouvé de raison de me remettre debout, d'avancer.

Une fois qu'on est à terre, on ne peut pas tomber plus bas, n'est-ce pas ? Je n'étais pas sur la route, aucun danger immédiat à l'horizon. Les passants pouvaient bien m'enjamber, s'ils m'avaient remarquée.

Mais comme chacun a ses soucis et ses tourments, on oublie parfois que certains perdent pied plus rapidement que d'autres. Lorsqu'on perd pied, on se noie ; on sombre sans plus chercher à rejoindre la surface.

Je ne sais combien de temps, face contre gravier, j'ai divagué. Je commençais même à oublier l'idée de me relever. Je me sentais à la fois dans et hors du monde, comme un fantôme, comme invisible, comme si mes pensées étaient une bulle protectrice qui me cachait du reste du monde. Puis j'ai été frappée par la facilité des gens à oublier ma présence, voire mon existence.

Si de mon vivant je n'existais pas, que resterait-il de moi après mon trépas ? Mon corps servirait sûrement la science et la médecine, mon existence ne serait donc pas complètement vaine. Étrangement, cette réflexion n'eut rien de réconfortant. Si je finissais par donner un rein, je n'en resterais pas moins rien.

Je n'avais rien accompli dans ma vie : je n'avais pas encore de métier et je n'étais pas la meilleure dans mes études, je n'avais pas construit de foyer, je n'ai même pas encore rencontré l'amour, le vrai. J'avais des amis, certes, mais comme toute chose, tout un chacun est remplaçable. Je n'avais aucune passion, aucun talent particulier, aucun grand rêve. Comme le regard des passants à cet instant, la vie passait sur moi sans m'atteindre, sans m'étreindre, sans m'émouvoir.

Ce n'était pas une vie.

C'était une demi-vie.

Ce n'était pas assez.

Ce n'était pas ce que je voulais.

Et pourtant c'est ce que j'avais construit jusqu'ici.

Je ne m'étais pas trop frottée à la vie de peur de m'y piquer. Fallait-il tenir une rose entre ses mains pour en apprécier la beauté ? À cet instant, il me sembla que oui. Une larme perla de mes yeux, zébra ma joue, puis vint s'écraser sur le goudron. Une autre ne tarda pas à suivre. Rapidement le monde devint flou, je me sentis piégée. Au moment où je m'y attendais le moins, la nécessité de me relever s'inscrivit dans chaque fibre de mon corps. Mes muscles se contractèrent sous la force de cet impératif. Mon instinct de vie se réveillait-il ? Tout à coup, j'étais avide du monde que j'avais inconsciemment évité

depuis si longtemps, j'avais faim d'expériences, j'avais besoin de me sentir vivante. Il fallait qu'on me rappelle que je n'appartenais ni aux mégots ni aux chewing-gums qui jonchaient le sol.

Chaque larme me fit plus mal que la précédente, cependant chacune me sembla une meilleure raison de me relever. Mon cœur tambourinait fort dans ma poitrine, cette mélodie me surprit par sa force et sa fréquence. En effet, une demi-vie n'amène que peu d'émotion. Les souvenirs, les déceptions, les réflexions, les idées, les espoirs fusaient dans mon esprit au rythme du sang qui battait dans mes tempes. J'étais en état de choc, j'assistais à ma propre naissance, à ma renaissance. Il me semblait sortir d'un long coma, me réveiller d'une longue nuit.

Il n'y a que lorsqu'on est à terre que l'on comprend à quel point on a besoin de se tenir debout.

Comme entendu par les anges, une main apparut dans mon champ de vision. Je m'en saisis comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

– Vous allez bien, mademoiselle ?

Jamais une phrase n'avait sonné si doux à mes oreilles. Sans répondre ni lâcher sa main, je me contentais de le regarder, de le fixer, comme si je voyais un humain pour la première fois. C'était le cas, c'était la première fois depuis que j'étais vivante, depuis que je m'étais réveillée, que je rencontrais quelqu'un.

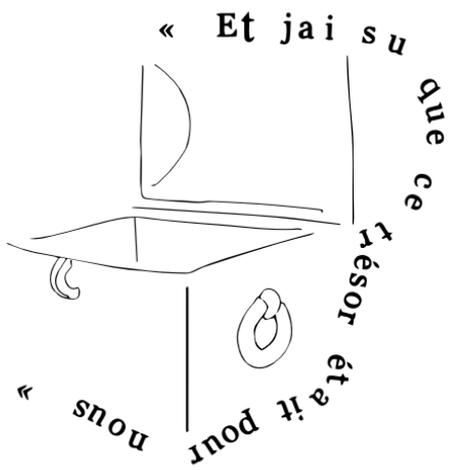
Et j'eus envie d'apprendre à le connaître, de croire en ma chance, de croire au destin, de croire en l'humanité et la bonté des gens, juste parce que j'étais tombée, mais surtout parce que je m'étais relevée. Et dans cette chute un sursaut de lucidité m'avait ébranlée : j'avais compris qu'une demi-vie était inacceptable, que la vie devait se vivre de façon pleine et entière, que ce soit en rires ou en larmes. Je choisis alors de donner à ma vie un sens, un objectif ; celui d'être heureuse. Mon grand rêve serait d'être heureuse, le plus souvent, le plus longtemps possible, et surtout, de partager mon bonheur. Quelle chance d'être vivante ! Quelle chance qu'il ne soit encore pas trop tard !

J'ai su à cet instant que la vie était un trésor, que ce trésor était pour nous, pour moi, pour toi.

OÙ L'ON BUTINE

Lou Soulime-Monteil

Master 2 Lettres, recherche, écriture, discours
Faculté ALLSH



Où l'on butine

Quand dans une foule on batifole
Passant de regard en regard,
Se perdant dans le lagon des yeux,
On s'en va d'âme en être

Bourdonnant.

Je prends grand plaisir d'habitude
À me perdre dans un œil,
À faire cet interne voyage
Qui m'envoie dans l'étrange
Car je vais alors sur les toi,
Dans les nous et les moi !

Pourtant,

Si d'aventure mon œil volatile
Ne se pose sur l'iris étamine,
S'il préfère planer à son gré,
Butinant ces âmes dénudées,
Tes yeux m'ont fait leur pupille
Et je ne puis quitter tes cils

Maintenant.

Ils sont mes barreaux fins,
Ma prison convexe,
Une captivité qui ne me vexe
Car j'y savoure les langueurs
Qu'offre cette belle irisée.

**MA LETTRE D'AMOUR POUR
LE 29 AVENUE ROBERT-SCHUMAN,
UNE ÉCOLE DE LA LANGUE FRANÇAISE**

Wendy Marie Wergoz

*DU Langue et culture françaises
Service universitaire de langues*

Quand elle allait en cours, elle croisait des gens qui parlaient français sur le trottoir, dans les cafés et à l'arrêt de bus. *Qu'est-ce que cela signifie d'avoir la langue française dans l'air ?* elle s'est demandée. Elle entendait du français dans le couloir de la même manière qu'elle entendait les oiseaux par la fenêtre ouverte. C'était le printemps, et elle était en France pour reconstruire sa vie. Elle construirait sa vie de la même manière que le bâtiment pas encore construit, devant lequel elle passait chaque jour, se construisait, peu à peu. Elle avait vu comment le bulldozer avait mis à terre le vieux bâtiment, et elle avait vu comment le nouveau commençait à s'élever. *Une page blanche*, c'était l'expression que son amie française avait utilisée pour décrire sa situation – un tout nouveau départ.

Elle avait vendu presque tout ce qu'elle possédait aux États-Unis, avait seulement apporté des livres, des vêtements et les papiers de son père, plus quelques objets que ses enfants lui avaient donnés. Elle était venue étudier le français, la langue de ses ancêtres, son arrière-grand-père ayant été français, et tous ses ancêtres du côté paternel avant lui. Elle était venue pour étudier le français, pour rencontrer des Français, pour travailler avec eux, pour les connaître, pour comprendre leur culture et leur pays. C'était une artiste, une rêveuse, et peut-être que c'était un rêve, mais dans son cœur, la France était sa culture et son pays, plus que l'Amérique.

Elle était venue étudier le français parce qu'en 1980, son père était en voyage d'affaires en France, et qu'un soir au dîner, ses associés français lui avaient demandé : « D'où venez-vous en France, John ? ».

Son père était né en Écosse, donc il pensait que sa famille était originaire d'Écosse. Mais non, ce n'était pas vrai. Il était retourné dans sa chambre d'hôtel, avait ouvert l'annuaire de Paris, et avait trouvé dans ces pages son nom de famille, Vergoz. Il avait écrit à la main aux personnes qui partageaient son nom de famille, et beaucoup avaient répondu.

Elle a maintenant la liste que son père a établie dans sa chambre de l'hôtel George V, l'encre bleue déverse la possibilité sur la page ; son écriture nommait les personnes qui lui étaient peut-être apparentées et qui vivaient dans plusieurs arrondissements de Paris. Elle avait des lettres et des copies de documents officiels, elle avait des cartes, dont une avec une superposition de papier de soie montrant une route portant le nom de Vergoz, son nom, une route qui aboutissait dans la rade de Brest, la rade qui se déversait dans l'océan Atlantique.

Elle était venue étudier le français parce que trois ans avant, elle était allée en France grâce à un prix qu'elle avait reçu comme professeur et écrivain. Elle avait toujours rêvé d'aller en France depuis qu'elle avait étudié le français étant jeune fille. Pendant son voyage en France, elle avait trouvé le document de mariage de ses sixièmes arrière-grands-parents de l'année 1720 avec l'aide de l'archiviste de Quimper qui parlait seulement français. Elle avait trouvé aussi le document de naissance et baptême de son cinquième arrière-grand-père, né en 1722.

Pendant son voyage, elle avait marché aussi sur la route de la carte avec la superposition de papier de soie, la rue qui s'appelle « route du Vergoz ». Et elle avait rencontré à Limoges un jeune homme que son frère avait trouvé sur Facebook, un homme qui ressemble à son père. En fait, l'homme et elle partagent son cinquième grand-père – ils sont cousins ! Et il était très gentil. Et sa fiancée et lui l'avaient invitée à leur mariage. Ses rêves se déployaient comme les pétales d'une rose, alors, malgré la pandémie, ou peut-être à cause de la pandémie – la gravité, la sobriété – elle avait déménagé en France.

Elle était venue en France pour étudier le français parce qu'elle voulait débloquer le passé, elle voulait aller au-delà de son passé, vers un passé plus lointain, pour se libérer de la douleur de son propre passé. Elle était venue en France, pour y vivre et pour apprendre le français, et elle était venue pour faire sa recherche pour écrire son prochain livre.

Elle était venue en France pour étudier le français. Elle était venue vivre en France, le pays qu'elle adorait. Pourtant, elle n'avait aucune idée du trésor qui l'attendait.

Elle ne se doutait pas que chaque jour, en entrant dans l'immeuble du 29, avenue Robert-Schuman, elle entrerait dans un autre monde, un mini-monde en fait, avec des étudiants du monde entier qui y étudiaient le français, des étudiants de Bulgarie et de Turquie, du Vietnam, de Colombie et du Japon, de Corée du Sud, de Russie, des Pays-Bas, d'Irak et d'Iran, d'Inde, des Philippines et de Taïwan, des États-Unis et du Mexique.

Beaucoup étaient réfugiés d'une chose ou d'une autre, ils étaient chercheurs, ils étaient comme elle, rêveurs. C'étaient ses camarades de classe. C'étaient ses amis.

Comme partout à l'université Aix-Marseille, au 29 Robert-Schuman, la langue commune était le français. Si quelqu'un passait dans le couloir, on disait « Bonjour ». Si quelqu'un tenait la porte des toilettes pour toi, on disait « Merci » et ils disaient « Je t'en prie » ou « Je vous en prie. » Mais le français n'est pas la langue maternelle des étudiants au 29 Robert-Schuman. Il y a des gens de plus de cinquante pays qui étudient le français. Il existe environ quarante-cinq langues différentes dans l'immeuble, des langues qui sont mises de côté pendant que les personnes apprennent et parlent le français entre elles.

Elle n'avait pas imaginé que le français l'unirait non seulement avec son passé lointain, ses ancêtres, les Français qu'elle rencontrait dans la rue, dans les magasins ou les restaurants, ses professeurs, et les étudiants qui étudiaient le français avec elle, mais aussi avec le monde entier.

Elle voyait le 29 Robert-Schuman comme un vaisseau spatial, où des personnes parlaient entre elles seulement en français. Bien qu'ils ne quittaient jamais leurs sièges, le 29 Robert-Schuman les emmenaient, elle et ses camarades de classe, partout dans le monde. Et pour elle cela signifiait une découverte. Des choses inattendues. Une prise de conscience.

Elle avait été surprise par l'amabilité et la gentillesse de ses camarades de classe et de leurs cultures. Ils lui avaient montré qu'il y avait d'autres façons d'être. Elle avait besoin de quelque chose de nouveau, c'était ça. Elle ne pouvait pas rester aux États-Unis. Mais c'était au-delà de tout ce dont elle avait rêvé. Elle savait que les gens pouvaient être généreux, elle savait que les gens pouvaient être très gentils avec ceux qu'ils connaissaient. Mais avec les gens qu'ils venaient seulement de rencontrer ? Les gens qui venaient d'une tout autre région du monde ? Lorsque quelqu'un dans son cours a eu le Covid, un jeune camarade de classe turque a demandé «As-tu besoin de quelque chose ?». Elle était stupéfaite. Elle était gentille, mais elle n'aurait jamais demandé une telle chose. Lorsque le mari d'une camarade de classe a eu le Covid, un camarade mexicain avait écrit dans le tchat, «Si je peux t'aider, compte sur moi.» *Compte sur moi.* Elle était stupéfaite encore. Et quand elle disait à son amie russe qu'elle allait s'installer dans son appartement, son amie russe avait écrit, «Si tu veux, je peux t'aider à t'installer. N'hésite pas à m'appeler.» *N'hésite pas à m'appeler !?* Encore une fois stupéfaite. *Comment les choses peuvent-elles être comme ça ?* elle s'est demandé. Elle était gentille, elle pensait être généreuse, mais elle a réalisé sa folie. Elle s'est regardée dans le miroir et a vu l'ignorance. Elle a regardé sur les visages de ses camarades de classe, et elle a vu l'humanité.

La chose qu'elle ne savait pas, la chose dont elle n'avait aucune idée : combien de façons d'être il y avait, et combien de ces façons d'être étaient meilleures que tout ce qu'elle avait vécu ou imaginé. Elle était venue pour étudier le français, pour rencontrer des Français, pour travailler avec eux et apprendre à les connaître, pour comprendre leur culture et leur pays. Cependant, les personnes qu'elle connaissait le mieux en France, ses amis, sont turcs, russes et bulgares, sud-africains, colombiens et iraniens. En fait, elle a étudié, elle a vécu, dans une mini-ONU. Elle se trouvait dans un lieu caractérisé par l'esprit de bienveillance, un mot bien français.

Elle était venue pour étudier le français, mais ce qu'elle ne savait pas, ce qu'elle ne pouvait pas savoir avant de venir ici, c'est à quel point elle allait changer. Être ici, apprendre le français avec ces gens, l'avait

changée. Pour faire simple, sa tête avait explosé. Elle était poète, et c'était comme si elle vivait dans un poème. La poétesse américaine Emily Dickinson a dit : *« Si je lis un livre et qu'il rend mon corps entier si froid qu'aucun feu ne peut le réchauffer, je sais que c'est de la poésie. Si je sens physiquement comme si le sommet de ma tête explosait, je sais que c'est de la poésie. Ce sont les seules façons dont je la sais. Y a-t-il un autre moyen ? »*

Chaque jour, elle se sentait comme un poème vivant, parce que chaque jour sa tête explosait avec une chose ou une autre, avec des bricoles nouvelles sur les cultures et les peuples de Turquie et d'Iran, de Bulgarie, de Russie ou de Colombie. Avec des choses sur les personnes, sur les êtres humains comme elle-même, mais si différents. Comment écrit-on une lettre d'amour pour une école de la langue française ? Elle était venue pour apprendre le français, et elle apprenait qu'elle ne savait presque rien du monde et des gens étonnants qui le composent.

C'est sa lettre d'amour à la langue française et aux gens du 29 avenue Robert-Schuman, ces gens de tant de pays différents dans ce petit coin de l'université où ils étudient le français ensemble. Ils ont changé sa vie, ces gens. Elle ne sera jamais la même, cette rêveuse dont le sang français a fait traverser un océan. Sa vie ne sera jamais la même.

Suivi et coordination éditoriale **Fabienne Pavia et Benoît Paquetteau**

Création graphique de la couverture **Atelier 25**

Maquette, mise en page **Benoît Paquetteau**

Relecture, correction **Frédéric Peylet**

Impression **CCI, Marseille, France**

© Aix-Marseille Université, 2022

© Oh les beaux jours !, 2022

ISBN 978-2-9560974-3-3

ISSN en cours

Dépôt légal octobre 2022

Cet ouvrage, réalisé dans le cadre du Prix Écriture et création, ne peut être vendu.

PRIX
ÉCRITURE
ET CRÉATION

(Aix*Marseille
université
Socialement engagée

OH
LES BEAUX
JOURS!

Créé en 2021 par Aix-Marseille Université, la plus grande université francophone pluridisciplinaire, en lien avec le festival littéraire Oh les beaux jours !, le Prix Écriture et création est ouvert à tous les étudiants d'AMU. Nouvelle, court récit, poème, fiction ou non-fiction, tous les genres sont convoqués pour stimuler l'imagination de celles et ceux qui seront peut-être les talents littéraires de demain.

Cette année, c'est un titre directement inspiré d'un roman de Jean-Marie Laclavetine, qui est à l'origine du thème du concours : *Et j'ai su que ce trésor était pour nous.*

Trésor immatériel, trésor symbolique, fantasmé ou bien réel, trésor salvateur, dissimulé dans les plis de l'histoire, surgi des limbes du passé ou bien mal acquis...

Les dix textes sélectionnés par le jury sont autant de trésors qui brillent par leur justesse et nous rappellent que la littérature est un bien précieux.

